

Nicolas Hibon

AMIGOLO

chaman des abeilles

Roman



éditeur
L'É
P

AMIGOLO, CHAMAN DES ABEILLES

NICOLAS HIBON

© ÉLP éditeur 2012
www.elpediteur.com
elpediteur@yahoo.ca

ISBN 978-2-923916-58-3

Illustrations © Jean-Philippe Champenois

ÉLP éditeur, le service d'éditions d'*Écouter Lire Penser*, un site dédié à la culture Web francophone depuis 2005, vous rappelle que ce fichier est un livre numérique (*ebook*). En l'achetant, vous vous engagez à le considérer comme un objet unique destiné à votre usage personnel.

En guise de préface...

Témoignage de Kindy Opoya

Haut Maroni, Guyane française

Février 2009

Je suis née en 1986 à Talhuen, un village à environ deux heures de pirogue en amont de Maripasoula. Je suis assistante de vie scolaire. Aujourd'hui, le quotidien dans nos villages, c'est la peur des garimpeiros. La peur, jour et nuit. Ils ont envahi notre vie. Chaque jour, nous craignons de trouver notre abattis dévasté : ils pillent et emportent la canne à sucre, les dachines, les bananes... Chaque jour, nous avons peur de faire une mauvaise rencontre en forêt. La nuit, on dort mal : le bruit des pirogues à moteur nous réveille, les clandestins volent nos moteurs pour remplacer ceux que les gendarmes leur ont saisis. Beaucoup de villageois dorment armés.

On a peur, bien sûr, mais parmi ceux qui ont peur, il y en a qui veulent se défendre. Il y a déjà eu des échanges de coups de feu. L'eau du fleuve qui passe devant notre village est sale. Sale et blanchâtre depuis plusieurs mois. Il devient gênant de laver son linge, de se laver, de laver son enfant qui va boire cette eau en se baignant. C'est à cause d'un nouveau chantier d'orpaillage, très grand, sur la crique Lipolipo. Dans nos villages, les puits et pompes mis en place par l'administration ne fournissent de l'eau potable que quelques heures par jour, le matin seulement.

En octobre, les légionnaires sont arrivés à Twenke. Au début de leur installation, ils faisaient bien leur travail : aucune pirogue de clandestins ne passait, ils défendaient vraiment le fleuve, sans avoir peur de bousculer les clandestins ni de jeter leurs cargaisons à l'eau. Un jour, ils ont sévèrement battu un clandestin devant tout le monde. Mais je crois qu'on leur a fait le reproche d'être trop agressifs. Depuis, ils sont devenus moins énergiques.

Les gendarmes, c'est autre chose. Ils sont calmes et ordonnés, ils disent qu'ils attendent les ordres du sous-préfet pour intervenir, mais les ordres ne viennent pas. Ils se plaignent souvent que le sous-préfet ne leur donne

pas assez de moyens. Ils disent que le fleuve est international, et qu'ils ne peuvent pas arrêter les gens qui y passent. Parfois ils contrôlent tout de même les pirogues, mais les Brésiliens s'amuse d'eux : ils leur montrent de fausses autorisations rédigées en néerlandais pour travailler en amont, du côté surinamien, mais une fois passé le contrôle, ils traversent le fleuve pour se rendre à Lipolipo, du côté français. Les gendarmes le savent, mais ne peuvent rien faire. Les clandestins n'ont pas peur des gendarmes. Ils se regroupent à dix ou quinze pirogues, ils ont des moteurs de cent quinze chevaux, ils foncent.

Malgré l'arrivée des légionnaires et des gendarmes, la situation n'a fait que s'aggraver. Ils ne parviennent pas à retenir les clandestins, ils sont débordés. Il y a cet énorme chantier d'orpaillage du côté français contre lequel ils ne font rien : j'ai parlé de Lipolipo, mais il y a aussi Pëlekumalu, où les clandestins sont plusieurs centaines. En face, au Surinam, ils stockent leur matériel. À Yaopasi, presque en face de Twenke, mais aussi tout près de Maripasoula : là, il y a une grande ville nouvelle construite par les Brésiliens.

Il y a aujourd'hui environ dix gendarmes et quarante légionnaires à Twenke. Ils logent dans les carbets des villageois. Ils ont construit des tinettes partout. Avec les quads qu'ils ont pris aux clandestins, les gendarmes dévastent le terrain. Lorsque nous arrêtons une pirogue de clandestins, ils nous empêchent de nous servir, mais eux-mêmes font la cuisine avec les marchandises qu'ils saisissent. Les Amérindiens se disputent aussi entre eux à cause de l'orpaillage. Il y a ceux qui se résignent et ceux qui se battent. Ceux qui, petit à petit, se lancent dans le commerce avec les orpailleurs, d'autres encore qui se lancent dans l'orpaillage. Les chefs coutumiers sont de plus en plus contestés. Mais que peuvent-ils faire ? Aux vacances scolaires, tous les villageois qui le peuvent se rendent sur le littoral, comme moi-même. Il n'y a plus de douceur de vivre chez nous.

Je souhaitais témoigner de ce qu'est devenue notre vie. Les journalistes ne restent jamais assez de temps pour comprendre tout ce qui se passe, mais quand même, c'est bien, ils font des reportages, aujourd'hui beaucoup de gens sont au courant : autorités, médias, la population en Guyane et en France. Mais ils ne savent pas que depuis plusieurs années, presque tous les jours et toutes les nuits, notre vie est en désordre.

Sources : Le Marron: petites chroniques atypiques de Guyane française, année 2009. Adresse URL: http://www.blada.com/chroniques/2009/4059-Temoignage_sur_la_vie_quotidienne_dans_un_village_du_Haut_Maroni.h (consulté le 27 octobre 2012)

Je dédie cet ouvrage
à toutes les minorités en danger.
Quand un groupe ethnique disparaît,
notre monde s'appauvrit...

Nicolas Hibon

Chapitre 1

La sueur qui perle sur le front d'Amigolo n'a rien à voir avec la moiteur du petit été de mars.

Son peuple s'est adapté depuis la nuit des temps aux étouffantes volutes d'humidité qui inondent, après chaque averse, la forêt guyanaise. La végétation scintille désormais des reflets du soleil, et les cris gutturaux des grenouilles arboricoles font de nouveau place au brouhaha de la faune environnante.

Pourtant le calme du petit village amérindien n'est qu'apparent.

Si la fin de l'ondée a permis aux femmes de reprendre leurs activités domestiques, il n'en va pas de même pour les cinq garçons qui se tiennent devant les anciens du village.

Le Maraké est le rituel le plus solennel de leur tribu, ils le savent bien. Il n'y a d'ailleurs qu'à voir le rouge du roucou dont chaque participant s'est orné pour le comprendre. Le roucou protège et conforte. Il est un des signes qui façonnent les traditions du peuple Teko.

Massacara lui-même fait attention en manipulant le terrible patchwork vivant qu'il tient dans ses mains. Le counana, traditionnelle vannerie en feuilles de Maripa, emprisonne un échantillon représentatif des plus terribles insectes de leur forêt.

La redoutable fourmi Tapijaï, que même le tamanoir géant évite, est crainte de tous pour ses fièvres et la brûlure de ses piqûres. Mais elle, au moins, est facilement évitable en liberté.

Pas l'abeille.

Qu'un importun vienne à bousculer un essaim, et le voilà instantanément châtié. Les abeilles qui montent la garde se lancent au visage de l'agresseur comme le ferait une volée de flèches empoisonnées.

Seule une fuite éperdue, et si possible une rapide immersion, vient à bout de la poursuite rageuse que ne manque pas de mener le reste de

l'essaim. Elles sont la première cause de mortalité en forêt profonde, loin devant les mythiques serpents, araignées, et autres craintifs caïmans.

Mais ne devient pas guerrier Teko qui veut.

La tresse qui habillera un instant chacun des cinq enfants fera des ravages sur leur peau. Les terribles douleurs qu'ils vont devoir endurer à tour de rôle ne devront déclencher ni cris, ni grimaces tourmentées. Quant à la fuite ou aux pleurs, ils seraient les signes de l'échec et de la honte.

Le premier enfant a pâli sous le choc des morsures, mais malgré l'effroyable tourment qu'endure son corps, il garde le regard froid et déterminé de ses aïeux. Pourtant, et malgré le nombre toujours plus faible de postulants à l'éprouvante cérémonie, les anciens ne font aucune concession.

Massacara, leur chef coutumier, met un point d'honneur à ce que chacun de ces garçons subisse, à l'identique, l' ancestrale sélection.

Tous les guerriers disparus sont là pour veiller sur le bon déroulement de l'épreuve puisque Loulie, la vieille chamane, se perd en incantation à leurs côtés.

Elle se déplace librement dans la cérémonie, et distribue tantôt une volute de fumée sur un visage angoissé, tantôt quelques gouttes d'un breuvage secret sur un visage défaillant. Ce sont ses prérogatives de faire le lien avec les esprits des morts et ceux des vivants. Elle est seule à comprendre ce que lui soufflent les esprits qui l'entourent, et seule à avoir le droit d'intervenir dans le déroulement de la cérémonie.

Il serait facile de croire que le dernier des enfants sera le moins meurtri, mais il n'en est rien. La peur générée par le spectacle des premiers a eu le temps de parfumer la peau des derniers, et par la même occasion de remotiver les terribles insectes. Dards et mandibules dépassent, tendus vers la peau qu'on leur offre, comme désespérés de ne pouvoir mordre ni piquer plus longtemps et plus fort.

Le quatrième enfant, lui, n'a pu retenir un cri lorsque les aiguillons se sont plantés à l'unisson pour injecter leurs venins. La douleur semble même le faire tourner de l'œil. Il plie les genoux un instant, mais se rattrape in extremis dans un sursaut d'orgueil.

Chacun admire le courage et la force de caractère du futur guerrier, il n'est déjà plus un enfant.

Amigolo n'est pourtant pas inquiet.

Si les fourmis, pourtant redoutables, lui sont parfaitement inconnues, il n'en va pas de même pour les abeilles.

Depuis qu'il est au village, il arpente le rucher de sa chamane de grand-mère et n'a pas attendu pour emmagasiner les petits secrets de celle-ci. Il n'a rien oublié des effets pacifiques de la gelée royale sur les guerrières excitées. C'est une technique qui a fait ses preuves depuis longtemps. Se parsemer le corps de quelques gouttes du divin breuvage rétracte les dards et met en fuite les plus agressives des menaces ailées.

Il n'y a d'ailleurs qu'à voir le peu de dards qui cherche à meurtrir le dernier des enfants. Le counana ne semble plus emprisonner que des insectes endormis.

Massacara a beau retourner la tresse sur le dos de l'enfant pour réveiller les insectes, seules quelques fourmis semblent vouloir piquer. Et encore, seulement du bout du dard.

Pourtant cela ne durera pas.

Jusque-là discrète, n'intervenant que pour soutenir les jeunes novices, Loulie s'est approchée de la tresse sous le regard inquiet de son petit-fils. Il sait qu'elle connaît son secret, mais pas encore qu'elle tient autant à la tradition que Massacara.

La badine en bambou qui vient cingler le counana réveille en un instant la terrible nature des tortionnaires momentanément engourdis.

Les aiguillons n'attendaient que ça.

D'un seul et même élan, ils se plantent jusqu'à la garde dans le dos d'Amigolo. La bouche grande ouverte sous l'énorme douleur qui le fusille à bout portant, le garçon retient de justesse le hurlement et la fuite en avant qui l'aurait éliminé.

Mais si la douleur est fulgurante, ça n'est pas elle qui l'humilie. La vexation vient du sourire de la vieille femme.

Tous deux savent qu'il a triché, et que la douloureuse punition est juste. Mais les brûlures qui lui labourent le dos l'empêchent de traduire la mimique.

Le sourire de la vieille chamane ne se moque pas pourtant, il rayonne.

Il y a chez elle le plus pur des amours qu'une grand-mère peut porter à son petit-fils. Elle vient de découvrir que la malice de l'enfant a fait place au courage du guerrier.

Ce sera leur secret.

Chapitre 2

Le martèlement de la pluie sur la toiture en feuille de palmier a cessé avec le lever du jour. Mais la douleur ne s'est pas arrêtée pour autant.

La graine de roucou, dont le rouge vif protège des esprits malfaisants, n'a rien fait pour calmer les douleurs des piqûres.

À chaque plante ses compétences.

Par contre, le flacon que Loulie débouche emplit la case d'une odeur âcre significative, l'incontournable huile de carapa. La noix de son fruit donne une huile connue de tous en forêt. Une sorte de remède universel aux pouvoirs apaisants.

La caresse qui l'étale et fait pénétrer le sédatif naturel tire malgré elle des grimaces de douleur au jeune guerrier. Elle n'a pas fait semblant Loulie. Le coup de badine, destiné à attiser la colère des insectes, a largement porté ses fruits sur le dos du jeune tricheur. De la nuque aux reins il n'est que boursouflure et inflammation.

— Je suis très fière de toi, Amigolo. Mais pas uniquement parce que tu as su endurer ta punition sans te plaindre.

— ...

— Je vais te faire une confidence, te dévoiler un véritable secret. Il est pratiquement aussi vieux que moi puisque j'avais ton âge lorsque c'est arrivé.

Amigolo s'est détendu sous l'intimité de l'instant, à moins que ça ne soit dû au pouvoir de l'huile de carapa que la vieille femme continue d'appliquer en lui parlant.

— J'ai passé le Maraké moi aussi. Comme tous les enfants avant, garçons et filles compris. On ne pouvait pas fonder de famille sans ça, mais c'était une autre époque. J'étais un peu plus âgée que toi, deux ou trois ans, je ne me souviens plus très bien. Mais ce que je n'ai pas oublié

c'est la douleur que j'ai ressentie sous le coup de badine de mon père dans le counana...

— ...

— Hé oui, moi aussi j'avais triché. Et moi aussi j'ai été châtiée. J'en ris maintenant, comme tu le feras sans doute plus tard, mais sur le coup, tu dois le savoir, ça n'a rien d'amusant.

La vieille femme, partagée entre souvenir et massage, se tait un instant, perdue dans des méandres d'images en noir et blanc.

— Si je te dis ça aujourd'hui, c'est pour que tu comprennes que je ne peux pas t'en vouloir d'avoir osé ton subterfuge. Tu as su faire preuve d'intelligence et de courage, mais comme moi à ton âge tu as manqué de discernement. Nous aurions dû nous douter que nos aïeux allaient détecter la gelée royale.

— Ça fait très mal...

— Oui, je sais, la douleur est bonne pour la mémoire, crois-moi. Elle sert entre autres à ne pas oublier l'importance des traditions et le respect qu'on leur doit. Tous nos ancêtres ont subi le Maraké pour devenir adultes, et je ne suis pas sûre qu'ils apprécieraient de savoir qu'on a essayé de les tromper.

Si les traditions du peuple amérindien ont beaucoup perdu de leur omniprésence au contact de la civilisation, Massacara, Loulie et quelques autres en préservent encore farouchement l'intégrité.

L'attrait des paillettes et de l'argent facile a déraciné les plus faibles et martyrisé des villages entiers.

Camopi, à une heure de pirogue, abrite ce que Loulie appelle les pièges de lumière. Ils étourdissent et égarent petits et grands. Rares sont les habitations qui ne disposent pas d'une antenne parabolique. Et encore plus rares sont ceux qui ont renoncé aux allocations de l'état français pour retrouver l'honneur d'être un Amérindien à part entière.

Amigolo, comme sa grand-mère et les douze autres familles du village, est fier d'être Teko. C'est le nom qu'ils se donnent entre eux.

Pour les autres, ce sont des Émerillons.

Comme leurs frères Wayampi qui vivent plus haut sur l'Oyapock, les quatre cents derniers Émerillons de Guyane parlent le tupi guarani, leur langue ancestrale. Mais pour les allocations de la C.A.F., ils ont quand même dû se mettre au français, et au brésilien pour se fournir en cachasse à Vila Brasil, la si controversée ville frontalière.

Autant dire que ceux qui s'accrochent malgré tout à leurs traditions millénaires ont du mérite.

Contrairement à Amigolo, pour Loulie ça c'est fait tout seul.

Totalement immergée dans le monde des esprits depuis le plus jeune âge, la jeune fille de l'époque ne s'est même pas rendu compte que le monde évoluait autour d'elle. Elle n'a réellement pris conscience du changement que lorsque le président des Français est venu se faire photographier sur la place de Camopi quelques années plus tôt.

La prise de conscience a d'ailleurs été douloureuse.

Une semaine après la visite présidentielle, sa fille est partie chercher du travail à Cayenne en lui laissant la charge de son enfant. Loulie a dû retrouver, malgré la complexité de ses responsabilités, les gestes de la mère qu'elle avait été quelques dizaines d'années plus tôt et apaiser les angoisses de l'enfant abandonné.

C'est peut-être cette crainte qui motive en lui une telle passion aveugle pour sa grand-mère.

Aurait-il suivi ce layon si la vie ne l'avait pas violemment poussé en forêt ?

Quoi qu'il en soit, sans que rien ne se soit décidé, Amigolo n'a jamais plus quitté la case de sa grand-mère que pour la suivre dans ses ruchers. Ce serait même lui qui la tirerait en avant pour y aller maintenant, tellement il y a pris goût.

Mamie Loulie, comme il l'appelle affectueusement, n'est plus à proprement parler toute jeune. Si ses soixante-dix ans passés en forêt ont usé son corps, ils ont su aussi stimuler son esprit. Elle a toujours le regard

vif de celle qui comprend sans que l'on ait besoin de s'étaler en long discours.

Ses connaissances attirent jusqu'à sa case les laissés pour compte d'une pharmacopée inerte. Elle ne compte plus les Indiens qui sont venus, usés par les maladies et les médicaments des commerces frontaliers. Elle soigne sans poser de question, sans demander d'argent non plus. Seuls quelques tubercules de manioc ou aïmara boucanés la remercient occasionnellement.

Si elle soigne, c'est avant tout parce qu'elle sait.

Son père était chaman, et tout naturellement elle est devenue chamane à son tour. D'autres auraient dit que c'était écrit, ceux qui croient au destin, mais ça ne se passe pas comme ça pour ceux qui savent. Elle n'a fait que suivre la voie que lui ont tracée les esprits.

Un peu comme on le ferait d'un layon en forêt que d'autres auraient ouvert.

Loulie, comme ses ancêtres, c'est *la* chamane que tout le monde aurait aimé avoir dans son village. Des générations de connaissances au service de tous. Une sorte de service public amérindien basé sur la passion et l'abnégation. D'ailleurs inapplicable ailleurs pour cause de médications incompréhensibles ailleurs que dans sa forêt.

Loulie ne soigne que par l'intermédiaire de ses abeilles.

Le miel et le pollen, évidemment. Mais aussi la gelée royale, les larves succulentes, et le douloureux venin qu'inoculent ses protégées. Sur l'Oyapock, plus un guerrier Teko ou Wayampi ne part désormais en forêt sans se lester d'un petit flacon de propolis. *Colle zabeilles*, comme l'appellent les rares créoles qui y ont eu droit, soigne absolument tout ce qui est plaie ouverte. Elle protège aussi, à l'approche de la saison des pluies, des maladies dont les Amérindiens font les frais au contact de la civilisation.

La pharmacopée est infinie, puisque les fleurs dont sont issus ses onguents sont aussi variées que les plantes de la forêt.

— Chacune a sa place, comme elle ne cesse de le répéter à Amigolo. Non seulement chaque espèce est unique, mais l'endroit où elle pousse ne lui confère pas les mêmes pouvoirs que celle qui pousserait sur un autre versant de la colline.

— Tu as beau être né du même ventre que ton frère, tu n'en es pas moins différent. Tu comprends ?

Bien sûr qu'il comprend, Amigolo.

C'est tellement simple quand on goûte. À sept ans, et lors de sa première visite dans les ruchers de sa grand-mère, il s'était déjà émerveillé des différences de goût entre des miels de mêmes fleurs.

Puis rapidement était venu le temps de l'apprentissage.

Bien moins contraignant toutefois que celui de l'école de Camopi où l'enfant avait appris à respecter des horaires et des règles aux antipodes de celles de son peuple.

Avec Loulie, c'était la liberté totale.

La liberté d'apprendre de sa grand-mère tout ce qu'elle avait le temps de lui enseigner. Le jeune garçon passait ses journées, inconscient du temps qui s'écoule. Les yeux grands ouverts, comme l'aurait fait le dernier modèle de caméscope à la mode, il enregistrait les moindres faits et gestes de celle qui le couvait.

Chapitre 3

Si la douloureuse épreuve du Maraké doit théoriquement insensibiliser le guerrier aux flèches de ses ennemis, il n'en a pas été de même contre celle des abeilles.

Amigolo est resté allongé deux jours sur le ventre.

Deux jours pendant lesquels la douleur a fait progressivement place, grâce aux inlassables massages de la vieille femme, à la joie d'être enfin un guerrier. Ça l'a d'ailleurs fait sourire, Loulie, lorsque le garçon a fini par sortir de la case au matin du troisième jour. Lui, pourtant jusque-là si discret devant les autres, paradait comme l'aurait fait un ara devant sa femelle.

Amigolo, si gracile, se découvrait une stature de colosse. Fini les railleries des autres enfants, il avait mérité le titre de Teko Makan et entendait bien le faire respecter. Il n'y avait qu'à regarder comment les filles le détaillaient pour comprendre qu'il n'était plus le même.

Tapia, avec qui les échanges n'avaient jamais dépassé le stade du jeu entre deux enfants du même âge, s'était même arrêtée d'éplucher le manioc pour le saluer d'un petit signe discret de la main.

— Eh bien, ma fille, tu es rassurée maintenant? Tu vois bien qu'il n'est pas mort, ton Amigolo. Il a même l'air en pleine forme. Viens t'asseoir avec nous un instant, jeune guerrier, et raconte-nous ton Maraké. Tu sais que tu as fait peur à Tapia avec le dos que tu avais...?

Massacara, chef coutumier du village et père de Tapia, n'est pas de ceux qui lui adressaient la parole avant. Là aussi le message est clair. Non seulement il le reconnaît comme un membre à part entière des guerriers du village, et digne de lui adresser la parole, mais en plus il souligne la gêne de sa fille à son égard.

C'est beaucoup pour une première fois.

Le rouge qu'Amigolo a gardé deux jours et deux nuits sur le dos vient de lui monter au visage. La gêne qui le trouble semble même avoir trouvé

un écho chez Tapia qui disparaît dans la hutte familiale.

— Je ne peux pas, Massacara, ma grand-mère m’a envoyé chercher une gaufre de cire avant la nuit. Mais je m’arrêterai demain et t’apporterai un peu de miel si elle est pleine.

Il ne voit pas dans son dos le vieil homme sourire devant la fuite des deux jeunes gens. La sincérité d’Amigolo lui plaît bien ; il sera un gendre attentionné si sa fille l’accepte. Et puis qui sait, il sera peut-être le prochain chaman si les esprits prêtent vie suffisamment longtemps à Loulie.

Mais pour ça, elle doit lui transmettre son savoir, et lui, montrer qu’il en est digne.

Les nouveaux guerriers se sont joints à la chasse ce matin, sauf Amigolo. Le jeune homme a peut-être changé de statut, mais pas de passion. S’il peut arborer désormais les plumes du grand ara émeraude, il n’en reste pas moins libre de choisir ses occupations.

— Regarde qui est rentré ce matin.

Entre les jambes de Loulie, assise et sereine, l’animal totem de la chamane semble sourire de la venue du jeune homme. La vieille femelle coati qui ne quitte qu’à de rares occasions le kalembe de son amie est réapparue sans prévenir. Comme lorsqu’elle part, d’ailleurs.

Deux fois par an, et toujours en période de chaleur, Couchilie disparaît du monde des hommes et retrouve les siens le temps de perpétuer sa race.

L’amitié dont l’animal fait preuve vis-à-vis de Loulie n’a d’égale que celle qu’il porte à Amigolo. Elle se comportait jusqu’à maintenant comme l’aurait fait une mère avec son petit, et n’hésitait pas devant une bêtise de l’enfant, à venir, d’un léger coup de croc, le remettre à sa place.

Il en aurait fallu de peu qu’elle ne l’allait tant elle le couvait.

Couchilie est venue poser sa truffe sur le visage du jeune homme qui s’est penché pour une léchouille. Mais comme une mère attentionnée, il n’y a pas eu besoin de lui faire un dessin pour qu’elle devine. Faisant le tour du jeune homme, elle entreprend de lui laper le dos. Plus aucune trace ne subsiste pourtant, mais elle a compris.

Il est des signes que le monde animal détecte sans les voir.

La femelle coati n'a pas son pareil pour déceler les abeilles. Elle semble d'ailleurs être directement reliée au monde animal par une antenne qui permettrait n'importe quelle localisation.

Elle relève la tête et respire à petits coups saccadés, comme à la recherche d'un fil olfactif, et remonte la piste jusqu'à sa source. Le miel est son péché mignon, ça aide.

D'ailleurs ce matin, au point du jour, alors qu'Amigolo dort encore, Couchilie est venue chercher son amie. Un coup de langue bien ajusté a suffi à réveiller la vieille femme. Elles se connaissent trop pour chercher à se comprendre. Combien de fois l'animal a agi de la sorte, et toujours dans le même but.

Un essaim nomade.

Pour de multiples raisons, les abeilles peuvent décider de faire une nouvelle reine. Et donc d'essaimer. Le plus souvent, d'ailleurs, c'est lorsque la colonie devient trop prospère que la vieille reine fait place nette à sa descendance. Sorte de suprême présent à sa fille, elle laisse à disposition de la future reine de la colonie, butineuses, gardiennes, larves, miel et une structure sociale bien établie.

Les fidèles qui ont décidé de suivre la matriarche forment ainsi un nouvel essaim que Couchilie ne manque pas de pister afin de remplacer, ou agrandir, le cheptel de la vieille chamane.

Il n'y a rien qui contrarie plus Amigolo.

C'est un de ses plus grands plaisirs de capturer un essaim. Il est agile et peut se faufiler dans les coins les plus inaccessibles contrairement à Loulie qui risque souvent la culbute.

Mais après tout, ce matin, il a une course à faire. Il sera bien temps de sermonner sa grand-mère lorsqu'elle rentrera. Et de toute façon il n'a pas le choix, il ne possède pas les qualités de Couchilie pour remonter leur piste.

— Voilà ton miel, Massacara. Ma grand-mère m'a dit qu'il serait bon pour calmer ton ventre, mais il ne te soignera pas si tu ne vas pas la voir.

— Dis à ta grand-mère que je la remercie, Amigolo, mais que je n'irai pas la voir avant la prochaine lune. Elle sait pourquoi.

Le chef, qui a profité du silence qui s'installe pour froncer les sourcils, enchaîne, soucieux, sur un ton de confiance.

— J'ai un service à te demander, Amigolo. Je ne suis pas tranquille. Tapia, ma dernière fille, n'écoute pas mes avertissements. Elle ne sait pas nager et va pêcher toute seule dans les cailloux. Je me disais que peut-être toi, tu arriverais à la dissuader de prendre de pareils risques. Qu'en penses-tu ?

Amigolo n'est pas un imbécile, mais le visage tourmenté de son chef n'est pas de ceux que l'on peut prendre à la légère. Le regard est véritablement inquiet et rien n'indique une quelconque malice sur les traits du vieil homme.

— Bien sûr, Massacara. Veux-tu que j'aie la chercher et que je lui dise de rentrer ?

— Non, la pêche est nécessaire, mais j'aimerais bien que tu restes avec elle pour la surveiller. Tu es Teko Makan, désormais, c'est aussi ton rôle de protéger les membres du village.

Il n'y a pas eu besoin de le lui répéter deux fois.

Après avoir certifié sa plus entière dévotion à la protection de la jeune fille, Amigolo est allé la rejoindre, encore perturbé par l'originalité de la requête. Si Tapia ne nage pas très bien, c'est sûr, elle a passé comme Amigolo une grande partie de son enfance à jouer dans la crique qui coule le long du village. Pas de piscine olympique évidemment, ni de longueurs quatre fois quatre nages. Non, rien de tout ça. Simplement plusieurs heures par jours à crier, rire et barboter avec tous les enfants du village.

Il la regarde un instant, assise tranquille, un fil de pêche à la main sur le gros rocher qui surplombe le saut. Elle est encore plus jolie de profil, ses cheveux d'un noir intense, toujours impeccablement coiffés, lui confèrent des airs de déesse du fleuve.

Si la jeune fille qui a grandi à ses côtés n'a pas pu se métamorphoser aussi radicalement en si peu de temps, alors c'est probablement son regard à lui qui a changé. Il découvre, à l'abri du feuillage, ses petits seins qu'il n'avait pas encore remarqués.

Il se trouble lorsqu'elle se retourne et inspecte la végétation à la recherche des yeux qu'elle sent la détailler. Le jeune guerrier bombe le torse et sort de l'abri du feuillage. Ne pas oublier sa mission.

— C'est moi que tu regardais comme ça, Amigolo?

Le sourire en dit long sur le sous-entendu.

— Je ne voulais pas te déranger, c'est ton père qui m'a envoyé pour te surveiller. Il a peur qu'il t'arrive quelque chose. Il t'aime beaucoup, tu sais.

— Et toi aussi, il doit bien t'aimer visiblement.

Tapia sourit.

Contrairement à Amigolo, elle connaît bien son père.

La rivière est forte en mars. La saison des pluies marque une pause, mais pas suffisamment pour dégonfler la rivière qui se gargarise aux pieds des jeunes gens. Elle ronfle d'une roche à l'autre et couvre leurs mots.

Du moins ceux de Tapia, puisque celui qui lui tient compagnie reste muet en sa présence. Il a beau être un homme à part entière désormais, il y a des mots auxquels le Maraké ne forme pas les guerriers.

Chapitre 4

Ce ne sont ni la pluie, ni la nuit qui vont les sortir de leur petit nuage.

Debout sur ses pattes arrière, et poussant des cris, la femelle coati tente désespérément d'attirer l'attention du jeune homme. Mais l'heure est grave pour le guerrier.

Un premier baiser n'est pas chose aisée.

Il est malhabile et si peu sûr de lui que c'est Tapia qui a pris les devants. Lui, étouffé par la joie n'a pu que fermer les yeux pour goûter à son bonheur. Mais encore une fois, c'est la douleur qui va ramener le jeune couple à la réalité.

Ayant sauté de la berge aux cailloux, le coati s'est approché d'Amigolo par-derrière et d'un coup de dent énergique a croqué la cuisse du jeune homme.

— Aïe !

Le cri de douleur a contrarié tout le monde.

Tapia, d'abord qui s'imaginait responsable d'un faux mouvement quelconque, et Amigolo ensuite dont l'armure immaculée de guerrier vient d'être ébréchée.

— Couchilie, ça ne va pas ? Tu es devenue folle ou quoi.

Reculant devant la menace du jeune homme en colère, le coati grogne et visiblement ne se laissera pas faire. Elle ne s'est jamais comportée de la sorte. Le coup de dent, s'il n'était pas dangereux, était nettement plus appuyé que les autres fois. D'ailleurs, les gouttelettes de sang qui coulent sur la cuisse en attestent.

L'animal, après avoir fait front au jeune homme, s'est élancé sur la berge. Il crache et gronde comme jamais. Tantôt dressé sur ses pattes, tantôt cabriolant en tous sens, il tente visiblement d'attirer l'attention du jeune couple.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, Amigolo. Ça n'est pas normal qu'elle agisse comme ça.

— Grand-mère !...

Il n'a eu que le temps d'un soupir avant de s'élaner derrière le coati. L'animal a beau être rapide, à cet instant le jeune homme l'est plus encore.

Leur course est éperdue.

La peur qui lui tenaille les tripes le pousse en avant jusqu'à talonner l'animal. Le village est traversé en un instant, puis la colline que contourne la rivière, et la forêt où sont déposées bon nombre de leurs ruches. Le rush qu'il poursuit depuis maintenant dix minutes ne l'a pas fatigué, ou alors il ne s'en rend pas compte. La quantité d'obstacles lui ayant griffé les bras n'ont même pas réussi à ralentir sa progression. Il ne sent rien d'autre que la peur qui l'emprisonne un peu plus.

Inconscient de sa course, il a failli culbuter le coati qui vient de s'arrêter et se pousse précipitamment pour laisser passer le jeune homme lancé à pleine vitesse.

Il ne comprend pas.

Si le corps qui dépasse du fouillis ressemble en tout point à sa grand-mère, de la tête aux épaules elle n'est qu'un amas informe. Informe et grouillant. La masse marron clair qui recouvre en grande partie la vieille femme est vivante.

Il ne lui faut que le temps de retrouver ses esprits pour comprendre. Le parfum de reine, dont se pare Loulie lorsqu'elle va récupérer un essaim sauvage, a amadoué les abeilles. Elles ne font que protéger celle qu'elles prennent pour leur matriarche.

D'abord, trouver les feuilles dont la fumée apaise, personne ne pourra approcher sinon. Le seul endroit où il sait en trouver, c'est dans sa case.

Course dans l'autre sens, encore plus paniqué.

Amigolo manque de percuter Tapia qui n'a que le temps de s'écarter pour laisser passer le Maïpouri que rien n'arrêterait.

— Attends-moi, je reviens.

Il a crié dans sa course, mais n'a pas ralenti. Pas le temps de lui expliquer, elle comprendra.

Dix minutes pour aller et autant pour revenir. Mais cette fois-ci, tout le village est derrière lui.

La vieille chamane n'a pas bougé.

Les abeilles non plus.

Assise, le visage grave, Tapia a réussi à surmonter sa peur des abeilles et tiens paisiblement la main de la vieille femme dans la sienne. La chanson qu'elle fredonne apporte une étrange tristesse au tableau, et des larmes sur le visage du guerrier.

Le bourdonnement menaçant de l'essaim sous la fumée a ramené tout le monde à la raison, à l'exception d'Amigolo toutefois.

Les larmes ont ce pouvoir d'effacer les peurs.

Il n'a pas mis longtemps pour faire place nette. Une fois le parfum dissipé par la fumée, les abeilles ont rejoint leur reine légitime, et transporter la chamane jusqu'à sa case n'a duré qu'un instant.

Massacara est venu à son chevet, mais elle n'a pas repris connaissance. La nuit s'est passée en soins dont le jeune homme connaît les secrets, mais son savoir n'est pas celui de la vieille femme.

Il a lavé la plaie qu'elle s'est faite en tombant, bandé sa tête, puis il a mis les feuilles sacrées à se consumer sur la braise comme le fait sa grand-mère à chaque fois qu'on lui apporte quelqu'un d'inanimé. Mais rien n'y a fait. La nuit n'a pas réveillé la vieille femme.

C'est son animal totem qui s'en est chargé au petit matin.

Couchilie a attendu qu'Amigolo s'endorme, épuisé, pour venir lécher la plaie de son amie. Elle a d'abord délicatement retiré le bandage de ses crocs et sans un bruit s'est allongée à ses côtés comme un oreiller douillet.

Un râle, pas plus, a suffi à tirer le gardien de son sommeil.

— Grand-mère ! Tu es vivante...

Le regard certifie le fait, mais l'immobilité du corps inquiète. Les yeux, tout juste entrouverts, ne semblent pas comprendre ce qui se passe, alors le jeune homme lui explique, et raconte, doucement, comment elle est arrivée jusqu'à son hamac. Mais l'épuisement de la vieille femme est évident, elle ne peut ni bouger ni parler, même pas un regard pour son coati qui n'a pas arrêté de la lécher.

Le chaman de Camopi est venu ce matin, mais il ne vaut pas son père. Lui aurait trouvé la solution. Il s'est perdu dans des incantations qu'Amigolo ne comprend qu'à moitié, et dont le sens lui semble décousu. Mais que dire, puisque lui non plus n'a pas réussi à ramener sa grand-mère à plus de conscience.

Il attend dehors que l'intrus, qu'il sent pressé par l'impatience et la jalousie qu'il a toujours entretenue contre celle qui le surpassait en tout point, parte.

Le geste est presque inconscient, et le miel qu'Amigolo dépose du bout du doigt sur les lèvres de sa grand-mère n'est qu'une fine pellicule, un geste principalement affectif. Il n'a pas cherché de réaction, à part peut-être essayer de nourrir la vieille femme qui n'a rien avalé depuis maintenant deux jours.

Ce sera pourtant l'insignifiance de son acte qui va porter ses fruits.

La langue s'est immiscée entre les deux lèvres, sèches, et tâtonne du bout des papilles à la recherche de l'élixir qui a motivé toute sa vie.

— Amigolo, Couchilie...

Ça n'est qu'un murmure peut-être, mais c'est aussi un souffle de vie.

À l'unisson, le jeune homme a pris la main de sa grand-mère et le coati s'est empressé de la couvrir d'affectueuses léchouilles. Elle semble se nourrir de leur affection et le pâle sourire dont elle essaye d'habiller son visage redonne l'espoir.

Sa main a répondu à la tendre pression du jeune homme.

Encore quelques gouttes de miel et elle sera guérie, c'est certain.

Massacara, que le jeune homme est allé chercher, s'est installé à ses côtés, silencieux, attendant patiemment que la chamane prenne la parole. Leur amitié est ancienne, très ancienne. Pratiquement aussi vieille qu'eux. Ils ont grandi ensemble, et défendu les mêmes causes pendant soixante-dix ans. Jusqu'à s'armer pour lutter contre l'orpaillage clandestin qui empoisonne leurs fils et leurs rivières.

La rumeur leur a même prêté une liaison lorsqu'ils étaient jeunes, mais ce n'est qu'une rumeur.

Alors quand Massacara, le si respecté chef coutumier du village, s'installe au chevet de Loulie, la non moins célèbre « chamane des abeilles », le village se retire et fait silence.

Il est des réunions que rien ne doit déranger.

Durant deux jours ils ne se sont pas quittés un instant. Deux jours et une nuit où le village est resté muet, tendu entre la crainte d'une mauvaise nouvelle et l'espoir d'une guérison. Deux jours aussi où Amigolo a dû s'occuper des ruches de sa grand-mère, négligées depuis le début de la semaine.

Mais ça n'est qu'une formalité pour le jeune homme. Il maîtrise parfaitement le sujet. C'est d'ailleurs lui, qui, le plus souvent, prélève la propolis, les larves ou les reines. Sa vue est bonne et la sérénité de son tempérament rassure instinctivement les dangereux insectes.

Chapitre 5

Il était écrit qu'il ne serait pas Teko Macan inutilement.

Au soir du troisième jour, Massacara l'a fait appeler au chevet de sa grand-mère. Le silence qui pèse sur la case, à peine éclairée par le petit feu qui couve en son milieu, est lourd de solennité. Amigolo s'est assis par terre à côté de Couchilie, face à Loulie.

— Je n'ai pas encore pu te remercier pour ce que tu as fait, Amigolo, mais voilà qui est fait. Couchilie et toi formez une belle équipe.

La voix est faible, mais elle parle, elle va mieux.

Le jeune homme en hurlerait de joie si la faiblesse n'était pas encore aussi évidente. Se rapprochant du chevet de sa grand-mère, il lui prend la main pour savourer l'instant. La savoir en vie l'a réchauffé au-delà de tout, c'est encore plus fort que le baiser de Tapia.

— Je vais avoir besoin de toi pour me soigner Amigolo. De toi et de Couchilie.

— Je suis là grand-mère, tu peux me demander ce que tu veux.

Le souhait a révélé l'impatience du jeune guerrier. Elle est tout ce qu'il aime au monde, avec Tapia, bien sûr, et il serait prêt à tout pour lui faire plaisir.

— Bien que tes connaissances sur les abeilles soient excellentes, tu ne connais pas encore tout d'elles. Il en existe une toute petite, orange comme le soleil du soir, qui ne pique pas. Elle s'appelle mélipone et son miel est un nectar d'une rare finesse capable de tout soigner si l'on sait l'utiliser.

Amigolo découvre intrigué un des secrets de sa grand-mère. Massacara a confirmé du regard, et certifie que la vieille femme ne délire pas.

— Tu vas devoir aller me chercher leur miel, Amigolo. Non seulement ce sera difficile, mais le trajet jusqu'à leur grotte est parsemé de dangers. Tu en connais d'ailleurs certains et tu en découvriras d'autres. Mais je te

fais confiance. Comme Massacara j'ai eu le temps de t'observer et de te connaître.

Loulie marque un temps et rassemble quelques forces pour continuer ses explications.

— Chaque guerrier Teko, tôt ou tard, emprunte le sentier des Émérillons. Certains, pour visiter de la famille, d'autres pour venir ici se faire soigner, mais traverser la Guyane d'est en ouest n'est pas sans danger. Toi, il te faudra aller plus loin encore qu'Élahé ou Antékum Pata. Une fois de l'autre côté, si tu as besoin tu pourras demander de l'aide. Tes frères là-bas aussi parlent Tupi-guarani. Dis-leur simplement que tu viens de ma part. Pour t'accompagner, tu auras Couchilie, elle a souhaité partir avec toi. Et crois-moi, c'est le meilleur guide que tu puisses avoir.

Encore une fois le silence souligne l'importance des mots.

— L'urgence de ta quête t'empêchera d'attendre de l'aide d'autres guerriers. Tu ne devras compter que sur toi-même pour trouver et ramener le miel qui doit me soigner.

Loulie a fermé les yeux, épuisée par l'effort qu'elle vient de fournir. Massacara, l'air grave, prend la suite.

— Tu vas remonter notre fleuve jusqu'à saut Aniwe-itu, tu y es déjà allé pêcher. De là tu remonteras le Grand Tamouri puis le Petit Tamouri, ceci jusqu'au dégrad¹. Claude. Là il te faudra laisser ta pirogue pour le retour, mais fais attention à bien la cacher, l'endroit est plein d'orpailleurs clandestins qui n'hésiteront pas à te la voler s'ils la trouvent. C'est maintenant la partie la plus dangereuse, quarante kilomètres à pied jusqu'à Saut Verdun. Descendre le Petit Waki si tu trouves une pirogue, puis Waki et enfin la rivière Tampok pour atteindre le village d'Antekum-Pata.

Amigolo n'a rien raté de l'explication, il a tissé au fil des mots un ruban détaillé qu'il déroulera au fur et à mesure qu'il avancera. La forêt c'est son milieu, à lui et à Couchilie plus encore.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, Massacara enchaîne.

— Une fois à Élahé, ou à Antékum-Pata, tu remontes le fleuve frontalier avec le Surinam, la Litani. À deux jours de pirogue, tu ne peux pas te

tromper, tu trouveras la montagne où tu dois te rendre. Couchilie connaît très bien le sentier des Émerillons, elle l'a déjà pris plusieurs fois avec ta grand-mère. Elle est même allée jusqu'au mont du Mitaraka où tu trouveras le miel sacré.

Le jeune homme s'est levé, le temps presse.

Pour sauver sa grand-mère, il se sent l'âme du jaguar à qui rien ne peut résister. Dans sa tête le puzzle des préparatifs s'assemble de lui-même. Pendant qu'il réfléchit aux pirogues disponibles sur le ponton, il fait le point sur l'indispensable en forêt. Le sabre, son arc et quelques flèches. Un hamac évidemment et une gaufre de cire operculée remplie de miel. Elle lui apportera suffisamment d'énergie pour tenir un ou deux jours. Un sachet de couac, la farine de manioc grillée est l'aliment de base de son peuple. Le roucou qui protège aussi, et l'amulette que lui a offerte Loulie après le Maraké. Un sac où il met pêle-mêle l'huile de carapa, un flacon de propolis, de la corde, un briquet, du matériel de pêche et un couteau à lame multiple que lui a échangé un touriste contre son vieil arc.

Tout cela n'a pris qu'un instant. La petite pirogue restée immergée pour que le bois ne sèche pas et éviter ainsi les prises d'eau a été retournée. Elle est légère et facilement maniable. C'est parfait pour se coller au contre-courant.

La nuit qui tombe ne l'a pas empêché d'aller embrasser sa grand-mère. La vieille femme a passé doucement sa main sur le visage de son petit-fils, un peu à la façon dont elle sculpterait un souvenir.

Puis il est parti, il est Teko Macan désormais.

Et les Teko Macan ne pleurent pas.

Chapitre 6

La pluie est arrivée avec la nuit.

Une pluie forte, à grosses gouttes tièdes.

C'est fréquent durant le petit été de mars. Les journées sont le plus souvent lumineuses, mais l'aube ou l'aurore ont tendance à condenser l'humidité de l'air. Couchilie s'est mise en boule et laisse la pluie ruisseler sur sa fourrure. Elle s'est endormie dès le premier coup de pagaie.

Un dernier regard sur le débarcadère du village juste avant le premier coude de la rivière, et l'importance de la mission efface le pincement au cœur. Si tout va bien il sera de retour dans quinze jours.

Si tout va bien...

Mais pour le moment l'esprit est à l'urgence, l'impérative urgence. C'est la première fois que sa grand-mère a besoin de lui, c'est aussi la première fois qu'on l'estime capable de partir seul en forêt. Et pas seulement pour une partie de pêche à l'Aïmara dans les chutes de saut Aniwe-itu.

Cinq à six jours jusqu'à Antékum pata.

Seul.

Et autant de nuit.

Ce qui semblait un détail au premier abord est maintenant une réalité bien concrète, et ce qui n'était qu'insouciance il y a une semaine encore est désormais un impératif de survie.

Payer sur le bord pour ne pas s'épuiser dans une lutte incessante, et profiter ainsi du reflux naturel qui coule à contre-sens le long de la berge.

La pagaie de bois brut qui plonge dans l'eau alterne de droite et de gauche avec une régularité de métronome. La pirogue est bien équilibrée.

Si ça n'avait pas été le cas, Amigolo aurait dû lutter contre les remous et rectifier sans cesse la trajectoire de l'embarcation.

C'est le lot des petites pirogues. Plus légères et plus maniables, elles se font aussi plus facilement bousculer par les soubresauts de la rivière.

Mais pas question de prendre une filante, bien trop lourde et totalement inadaptée aux petites criques. Elles ne sont d'ailleurs plus qu'utilisées avec un lourd moteur à même de remonter les sauts des environs.

Entre deux ondées un nuage se découpe dans le halo blanc de la lune et situe un instant l'embarcation. Mais il n'y a rien à craindre jusqu'à « saut Aniwe-itu », tout le monde chasse par ici, même les garimpeiros.

Il ne faudra pas négliger ce danger d'ailleurs, il est bien réel. Pour les animaux, il y a toujours moyen de s'arranger, mais les orpailleurs clandestins qui squattent la forêt n'ont pas les mêmes impératifs.

Massacara a insisté sur le ponton, il faut à tout prix s'en écarter. En pleine forêt il n'y a ni lois ni témoins et les blessures qu'infligerait un animal pour se défendre ne seraient pas les mêmes que celles d'un orpailleur pour protéger son or.

L'esprit est occupé et le temps s'écoule sans conscience. Seule Couchilie semble émerger de temps en temps. Elle redresse la truffe et sonde l'air ambiant de courtes inspirations. Mais rien ne semble l'inquiéter, le milieu est familier et Amigolo est encore un peu chez lui.

Les remous qui tirent un instant tout le monde de sa méditation confirment la présence de l'aïmara. Il chasse à grand bruit et jaillit de l'eau en éperonnant sa proie par le travers. L'embarcation a effrayé la proie, et le prédateur en a profité.

La pluie revient et cesse aussitôt, activant le froid qui nappe la peau.

La lune a changé de côté, la fatigue gagne.

Amigolo sait bien qu'il ne pourra pas pagayer sans cesse, mais tant que la fatigue n'est pas plus forte que la volonté, il n'a aucune raison de perdre du temps. Quinze jours pour rapporter le miel à sa grand-mère, voire moins.

Le soleil, caché par le nuage qui le rince et le sort de son hypnose, a fini par se lever sans qu'il s'en rende compte. La monotonie de la nuit a permis à l'esprit de s'évader, de rendre visite à sa grand-mère, mais aussi à Tapia.

Elles lui ont tenu compagnie.

Couchilie a posé ses pattes avant sur la proue de la pirogue et profite de la beauté de l'instant. Le monde de la forêt se réveille et révèle un angle de vue à la femelle coati qu'elle n'a que peu d'occasions d'observer.

Les bruits ont changé, et les rôles se sont inversés. Celui qui profitait des ténèbres pour se repaître a regagné sa tanière et tente à son tour de se faire discret.

Un instant accroché à une branche qui surplombe la rivière, Amigolo entaille une première fois la gaufre de cire. Dans quelques heures il sera à « saut Aniwe-itu », c'est là qu'il se reposera.

Le miel a fini de réveiller le rameur et la vigie.

Si la rivière Camopi se resserre avant le saut aniwe-itu, elle rend le contre-courant moins profitable, et donc l'avancée des dernières centaines de mètres particulièrement pénible.

Mais le supplément de fatigue à l'approche du saut n'est pas de celle qui va décourager Amigolo. Il force sur la pagaie encore un instant et accoste enfin au calme entre deux rochers.

Quinze heures à pagayer avec pour seul carburant une énorme motivation et quelques bouchées de miel. Dernière obligation avant de tirer sa pirogue sur le portage qui permet de contourner le saut, poser une trappe à aimara pour le petit déjeuner.

Chapitre 7

Amigolo a dormi, profondément.

Le carbet de chasse où il a déroulé son hamac est en léger surplomb de saut Aniwe-itu et permet, en plus de se protéger de la pluie, de surveiller les pirogues sans avoir à se déplacer.

Le soleil est haut, et la trappe à aïmara est vide. Normal. Le contraire eût été étonnant. Le prédateur préfère les débuts et les fins de journées pour chasser, et à moins de le flécher au repos entre deux racines immergées, il faut faire avec ses habitudes alimentaires pour s'en nourrir.

La gaufre de miel, une caresse à Couchilie, et c'est reparti.

Les épaules tirent, et le dos, fatigué par la longue journée d'hier, se fait prier pour reprendre sa position. Mais encore une fois, la raison qui le pousse suffit à surmonter ses maux. L'image de sa grand-mère motive et stimule un corps qui serait facilement resté allongé à paresser dans son hamac il y a quelques jours encore.

Le grand Tamouri est une crique agréable qu'Amigolo connaît un peu. Lorsqu'il venait pêcher, encore enfant, il accompagnait les guerriers pour poser leurs lignes de fond sur les roches immergées des alentours.

L'aïmara est un des poissons privilégiés de son peuple, mais il est aussi celui qui les empoisonne à petit feu. Les tonnes de mercure que rejettent chaque année les garimpeiros brésiliens dans les cours d'eau empoisonnent toute la chaîne alimentaire et se concentrent dans son dernier maillon, l'aïmara.

Mais comment faire sans le poisson roi.

Il n'est pas seul évidemment, mais le roui, la pacoussine, ou le piranha, ne sont que des captures secondaires. Ils sont bons certes, mais aucun d'eux ne vaut l'aïmara. A fortiori s'il est boucané.

La pagaie finit par reprendre son rythme et cadence de son clapotis régulier les efforts du jeune guerrier. La forêt est belle au réveil, et la

faune, encore pratiquement virginale dans le secteur, donne un spectacle enchanteur.

Les martins-pêcheurs ponctuent le miroir liquide de points d'exclamation imprévus et refont surface avec leur repas dans le bec. Des aras traversent la crique pour rejoindre, plus loin sur l'autre rive, un arbre dont les fruits sont mûrs. Même les iguanes qui tendent leurs collerettes pour attirer les femelles sont du spectacle.

L'hypnose que génère le rythme régulier de la pagaie, endort la vigilance du rameur et permet encore une fois à l'esprit de s'évader. Mais il ne va pas loin, car celles qui l'accompagnent sont proches, elles ne le quittent jamais vraiment.

C'est Couchilie qui l'arrache à ses souvenirs.

— Hé bien mémère, qu'est-ce qui cloche ?

Le coati jappe à l'avant de la pirogue. Elle fixe la surface de l'eau devant elle et ne semble pas contente. Un coup de pagaie appuyé pour dégager l'avant de la pirogue vers le milieu de la rivière, mais rien. La surface de l'eau est calme et lisse. Pourtant l'animal ne se trompe pas, si l'eau n'est pas son élément de prédilection, la forêt toute proche est son monde.

Ralentir pour observer.

L'avertissement doit être pris au sérieux, Couchilie ne chercherait pas à l'inquiéter inutilement.

Puis un léger remous sur sa droite, calme et paresseux, certainement pas un poisson, et tout de suite un autre à quelques mètres du premier. Les deux sont alignés et semblent bien se diriger dans la même direction. Si Couchilie n'avait pas sonné l'alarme, la pirogue aurait croisé la trajectoire de l'anaconda. Et pas un petit apparemment. Au moins huit mètres de ce qu'Amigolo peut observer. Si le serpent ne s'attaquerait a priori pas à une pirogue, il est des rencontres qu'il vaut mieux éviter.

Aujourd'hui, contrairement à la dernière halte, le jeune homme s'est arrêté avant que la nuit ne tombe. Pas de carbet qui l'attend ce soir, ni

réserve de nourriture. De la gaufre de cire chargée de miel, il ne reste qu'une boulette qu'il mâchonne comme on le ferait d'un chewing-gum.

D'abord trouver l'endroit propice pour poser la trappe à aïmara, puis seulement après s'occuper de son couchage. S'il veut pouvoir manger autre chose que du couac, il faut attraper du poisson.

Le feu a mis du temps à prendre, tout est humide. Mais c'est un peu le premier examen de passage pour un enfant Teko de savoir allumer une flambée en pleine saison des pluies. Il est des bois qui sont chargés d'une sève facilement inflammable et d'autres qui repoussent la moindre trace d'humidité.

À chacun son monde.

C'est le toit qui a demandé le plus de temps. La forêt qui les environne est pauvre en palmier. Tresser les feuilles n'est rien, ou presque, mais les rapporter jusqu'au campement est épuisant. Quoi qu'il en soit, le hamac est au sec et le feu qui commence à ronronner aura bientôt suffisamment de braise.

D'ailleurs il devait être écrit quelque part que la première nuit en forêt se passerait bien. Le tapage du poisson pris à la trappe en dit long sur sa taille. Depuis le feu qui crépite, Amigolo a entendu les éclaboussures de l'aïmara qui tente désespérément d'échapper à l'hameçon qui le retient malgré lui.

Il est superbe.

Un bon soixante centimètres de rage qu'Amigolo calme définitivement d'un coup de sabre avant qu'il ne casse la ligne. Celle-ci a beau être attachée à une branche souple pour tempérer les ardeurs du prisonnier, les secousses n'en restent pas moins très violentes.

Couchilie s'est approchée et se lèche les babines. Elle aussi a faim. Les longues siestes contre le plat-bord de la pirogue lui ont ouvert l'appétit.

Ouvert en deux, le poisson est étalé à une quarantaine de centimètres au-dessus du tapis de braise. Boucaner une viande demande une cuisson lente si l'on veut pouvoir la conserver longtemps. La grille de branche qui

supporte le repas est recouverte à son tour de larges feuilles qui emprisonnent la fumée chaude autour du festin à venir.

Il ne reste plus qu'à laisser libre cours à ses pensées pour résister jusqu'à la fin de la cuisson. Si l'esprit est ailleurs, le corps n'a pas faim.

Mais surtout ne pas se lécher les doigts à chaque fois qu'on le retourne, ce serait encore plus dur de renoncer à goûter plus complètement.

Chapitre 8

Si la pluie n'est pas tombée de la nuit, l'humidité qui se condense est bien suffisante pour avoir envie de rester allongé. Amigolo a froid et n'a pas bien dormi contrairement à Couchilie qui est venue s'enrouler sur son compagnon dans le hamac.

Les courbatures n'ont rien fait pour lui donner le sourire. On dirait même qu'elles sont encore plus pénibles qu'hier.

Le poisson froid, enroulé la veille dans de larges feuilles, est vite expédié. Une poignée de couac pour faire tenir tout ça jusqu'à ce soir, et c'est reparti pour une journée en pirogue.

Au programme aujourd'hui, tout le petit Tamouri jusqu'au dégrad Claude.

Pénible journée sous la pluie à remonter une rivière le plus souvent envahie par la végétation. L'étroitesse du cours d'eau a rapproché les deux rives facilitant ainsi les débordements végétaux.

À part les convois de ravitaillement pour les orpailleurs clandestins, il ne passe pratiquement personne.

D'ailleurs, tous les arbres qui se sont écroulés en travers de la crique ont été tronçonnés. Ils interdisaient aux pirogues d'approvisionnement de s'approcher suffisamment pour livrer gasoil, nourriture, et mercure aux garimpeiros.

L'eau, jusque-là d'un noir profond pour cause de végétation en putréfaction, a viré au brun latérite. En amont de la petite crique qu'Amigolo dépasse se tient un placer clandestin. Il doit regrouper, comme les deux ou trois cents autres sur le territoire de la réserve, une dizaine de Brésiliens clandestins qui pillent et ravagent ses terres.

Le parc est interdit à toute exploitation minière et théoriquement la gendarmerie veille, mais pas dans la pratique.

Les moyens mis en œuvre sont dérisoires, et les espaces quasiment infinis. Sans une politique sérieuse et vigoureuse, le monde amérindien, de l'Oyapock au Maroni, se fera dévaliser et empoisonner sans que rien ne change.

Le gibier, jusque-là prélevé avec discernement par son peuple, sert désormais de garde-manger aux deux ou trois mille garimpeiros qui squattent sa forêt.

Combien d'histoires a-t-il entendues de la bouche même de Massacara à propos du manque total de respect de ce peuple saccageur.

Amigolo est en colère par procuration.

Le vieux chef coutumier n'arrive pas à cacher sa rage lorsqu'il aborde le sujet. L'or est mère de tous les vices. Même l'ancien maire de Camopi a succombé au chant de ses sirènes.

Un guerrier Teko, comme lui.

La journée a été harassante, mais la rive est heureusement parsemée de palmier açais. S'ils avaient été en fleurs, Amigolo aurait pu se faire un jus riche et nourrissant qu'il aurait mélangé au couac, mais ça n'est pas la saison. Il attendra le dernier moment pour en faire tomber un ou deux avec son sabre et en récupérer le savoureux cœur.

Il n'aura pas beaucoup à attendre, Couchilie jappe en direction de la berge. Le sable blanc qui nappe la petite plage est le signe qu'il est arrivé. Dégrad Claude, enfin ! Pas question de laisser la pirogue ici, le va-et-vient des Brésiliens ne permettrait pas de la retrouver pour le retour.

Quelques instants pour revenir sur ses pas, et Amigolo s'arc-boute sur la rive pour mettre son embarcation à l'abri des regards. Si elle venait à manquer lorsqu'il repassera par ici, il faudrait faire tout le trajet en pleine forêt.

Autant dire l'enfer.

En attendant, il a camouflé l'embarcation avec le feuillage des deux açais qu'il a coupé, il faudrait avoir le nez dessus pour la trouver. Les cœurs de palmier nettoyés, Couchilie s'est remise en route. Elle ouvre la

marche sur un layon mythique, le sentier des Émérillons. Mais il n'est pas question de s'y attarder maintenant, la nuit va tomber, et il faut s'écarter des passages pour éviter les mauvaises rencontres.

Encore une fois, le jeune homme s'est mis sur une hauteur et les feuilles de palmiers, tendues au-dessus du hamac, le protègent de la pluie. Pas de feu ce soir, juste le couteau à lame multiple, un cœur d'açai et Couchilie qui s'est blottie confortablement. Le coati est omnivore, et se nourrit quasiment de tout ce qui lui tombe sous la dent. De l'insecte aux fruits de certaines plantes en passant par le poisson et le couac. Aussi, depuis qu'ils ont accosté, elle a largement eu le temps de faire le plein de nourriture.

Encore une nuit ponctuée par les va-et-vient du coati dans le hamac, et un réveil perclus de courbatures. Amigolo n'a pas fait semblant lors de la dernière étape, et son organisme arrive progressivement à saturation de frugalité.

Ce soir il devra trouver de quoi mieux se nourrir ou il ne tiendra pas le coup jusqu'à Antékum Pata.

Le camp a été vite levé une fois le dernier cœur de palmier avalé avec une ou deux poignées de couac. Le hamac enroulé, et c'est reparti.

Mais il n'ira pas loin.

Derrière le coude d'une petite crique toute proche, un moteur vient de démarrer. C'est diffus, et même probablement étouffé, mais c'est très nettement un bruit de moteur qui bouscule les cancans de la faune alentour.

D'abord figé par la surprise, Amigolo est maintenant attiré par la curiosité.

Un placer clandestin, c'est une certitude. Quoi d'autre dans les parages. Amigolo pose son sac et son arc puis tourne le dos à Couchilie qui n'a pas encore remarqué la volte-face d'Amigolo.

La vieille femelle coati, toujours en éveil, l'a rapidement rejoint et s'interpose entre lui et le bruit qui l'attire. Elle connaît les dangers que représente un campement de garimpeiros, elle n'a rien oublié des avertissements de Massacara, elle...

— Ne t'inquiète pas, Couchilie, je jette un coup d'œil, c'est tout.

Mais le coati ne l'entend pas comme ça. Elle se dresse sur ses pattes de derrière et pose celles de devant sur le jeune homme comme si elle voulait le pousser en arrière.

— Je sais ce que je fais, juste un coup d'œil et on repart. Je n'en ai encore jamais vu, laisse-moi faire, une minute seulement, promis.

Il faut croire que le pouvoir de séduction du jeune homme est plus fort que la raison de Couchilie. La femelle coati s'écarte et résignée lui ouvre la voie jusqu'au bruit. Au moins avec elle devant il ne risque pas de tomber dans un piège.

Le bruit a gagné en force, mais reste étrangement diffus. Le moteur doit être caché sous un grand volume de végétation. C'est une moto pompe, le tuyau de caoutchouc qui s'en échappe le certifie. En contrebas, à une cinquantaine de mètres, deux Brésiliens aspergent un flanc de colline et le dissolvent sous la puissance du jet. Le monticule, d'une trentaine de mètres de haut n'est plus qu'à moitié apparent. Tout le reste a été lavé, raviné et finalement évacué jusqu'à la crique.

Déplacer des montagnes pour quelques grammes d'or...

Si l'homme est capable du meilleur comme du pire, il n'est pas représenté ici sous son meilleur jour.

Le constat est effrayant pour le jeune homme. La colline, qui à l'évidence se tenait en lieu et place des crevasses de boue, a complètement disparu dans la rivière.

Faune et flore comprises.

La colère de Massacara refait surface, mais elle n'est pas la seule. Couchilie a retroussé les babines et grogne en sourdine. Le coati semble au moins autant remonté que le jeune guerrier.

Contournant un énorme tronc de balata, Amigolo s'est approché du moteur et cherche du regard le point faible de la machine. Mais autant lui demander de la faire fonctionner.

La seule chose à faire c'est d'y mettre le feu. Débrancher des tuyaux, voire même les couper ne ferait que retarder le massacre de quelques minutes. Pareil pour les fils électriques, chaque placer en possède en réserve.

Mais pas de moto pompe.

Un rapide aller-retour jusqu'à son sac et Amigolo enflamme une branche de résine avec son briquet. Il a pris soin de détacher le tuyau de la réserve pour que le feu ait le temps de gonfler avant que le moteur ne s'arrête et ne donne l'alerte.

Il regarde, émerveillé, l'incendie prendre de l'ampleur et venger ainsi quelques-unes des souffrances de ceux qu'il aime.

Mais il n'aurait pas dû traîner.

Couchilie n'a pas du tout eu le temps de donner l'alerte. Avec la vitesse d'une balle elle vient de se jeter dans les jambes de l'homme qui s'approchait sabre à la main et lui plante ses crocs dans la cuisse. Le sabre, que la douleur a détourné, n'a fait qu'une légère éraflure à Amigolo puisqu'il ne saigne pas. Mais la peur que l'incident a créée les a propulsés tous les deux dans une fuite éperdue.

Les insultes et les menaces sont loin derrière, et le sabre hors de portée.

Mais pas le plomb.

Amigolo a ramassé son sac en courant et se précipite derrière la femelle coati qui n'attend pas la première détonation. Mais trop loin, trop haut. Ils sont déjà hors de portée. Même le deuxième coup, d'ailleurs probablement tiré en l'air, n'est plus que le signe de la frustration des Brésiliens.

La course a calmé la peur et a fini par les essouffler.

Couchilie a ralenti, consciente de la distance qu'ils avaient mise entre les armes et eux. Mais le retour au calme n'apporte pas que de bonnes nouvelles.

Si les Brésiliens sont loin, et très probablement occupés à éteindre l'incendie qui doit ravager leur motopompe, c'est le bras d'Amigolo qui

inquiète maintenant.

De l'épaule jusqu'au coude, le sabre a tranché la peau du jeune guerrier comme l'aurait fait un scalpel géant. Vingt centimètres de plaie béante qui saigne maintenant en abondance.

Pas de douleur pour Amigolo, le parfait tranchant du sabre et l'adrénaline de la bagarre ont anesthésié la plaie. La blessure est nette et peu profonde, mais la largeur de la plaie qui bâille est tout à fait impressionnante. Il sait qu'il n'a pas trente-six solutions pour remplacer les points de suture en forêt.

Il va devoir trouver des fourmis.

Mais pas n'importe lesquelles.

Si celles qui l'intéressent n'ont pas de dard, pour une fois, elles possèdent néanmoins les plus redoutables mandibules de la forêt.

Chapitre 9

Les fourmis légionnaires ont ceci d'intéressant pour Amigolo, qu'une fois leurs mandibules plantées dans celui qu'elles veulent châtier, plus rien ne leur fera lâcher prise. Il n'y a d'ailleurs pas d'autres moyens de se débarrasser du reste du corps devenu inutile, qu'en le détachant de la tête.

Ne reste plus qu'à renouveler l'opération un centimètre plus haut, et ainsi fermer la plaie par de superbes points de suture parfaitement bio.

Ça n'est pas sans douleur bien sûr. Toutes les agrafes vivantes traversent chaque côté de la plaie avec rage pour en rapprocher les bords et arrachent systématiquement une grimace au blessé.

Mais encore une fois il est Teko Makan, et les Teko Makan, même blessés et seuls en forêt, ne pleurent pas...

Son bras l'a gêné toute la journée.

Et même s'il s'est rapidement arrêté de saigner, la blessure l'a bien évidemment fatigué. Elle aussi. Quarante kilomètres de marche en forêt primaire, même pour un guerrier Teko, c'est éprouvant. Alors dans ces conditions, il ne reste plus beaucoup d'énergie à Amigolo lorsqu'il arrive enfin à saut Verdun.

Devant lui la crique petit Waki, et le versant est de la Guyane. Il a désormais fait plus de la moitié du parcours jusqu'à Antekum-Pata.

Mais ça n'est pas tout, les deux Indiens qui le regardent arriver accompagné de son coati sont Teko comme lui.

— Tu verras, lui expliquait Massacara avant son départ, saut Verdun c'est un peu leur maison de campagne, comme nous avec saut Aniwe-itu en quelque sorte »

À l'évidence ils sont là pour la chasse, mais le magnifique Poson-tig qui boucane doucement sur la braise est du plus bel effet sur le système digestif d'Amigolo. L'estomac qui gargouille et le regard vitreux du

guerrier qui émerge épuisé de la forêt déclenchent les réflexes d'hospitalité de ses frères.

Les deux Teko Makan qui le détaillent pendant qu'il mange ont du mal à croire ce qu'ils voient. Jamais il ne leur viendrait à l'idée de traverser la forêt seuls. Même accompagnés de l'animal totem de leur chaman.

D'ailleurs, la plaie que jalonnent les têtes de fourmis légionnaires leur donne raison.

Le temps gagné à ne pas être obligé de préparer le campement et le repas lui en a laissé suffisamment pour se soigner. Sous le regard inquiet de ses frères, le jeune guerrier s'applique la propolis sur les lèvres de la plaie. Il faudra recommencer le traitement une ou deux fois durant les jours qui viennent, mais la pharmacopée de Loulie n'a jamais déçu. Il est déjà guéri, il le sait, il le sent.

À moins que ça ne soit les effets que procure sur l'esprit un ventre bien rempli.

Pelotonnée contre Amigolo, cette nuit Couchilie n'a pas bougé.

Ce qui n'a pas empêché le jeune homme de se réveiller lorsque les chasseurs, partis à la tombée de la nuit, sont rentrés avec deux caïmans. Le reptile se chasse la nuit à la lampe frontale, grâce au reflet vert de ses pupilles. Théoriquement, l'écartement des yeux donne une bonne indication sur la taille de l'animal immergé et permet une sélection. Mais si on en trouvait encore facilement il y a quelques années, le temps de l'abondance est bien terminé.

Les bêtes ne font que rarement quatre-vingts centimètres de long désormais.

Ici aussi la concurrence avec les orpailleurs brésiliens est rude. Même s'ils sont régulièrement approvisionnés par le Surinam, le gibier reste le moyen le plus simple de se fournir en viande.

Comme prévu par les chasseurs, la plus petite des deux pirogues n'a pas été tirée au sec. Elle évite ainsi à Amigolo un trop gros effort pour la remettre à l'eau. Ça tombe bien, la plaie s'est refermée dans la nuit et semble bien vouloir sécher pour de bon.

C'est un véritable plaisir de pagayer dans le sens du courant.

Couchilie a retrouvé sa place sur la proue de la pirogue et Amigolo son énergie grâce au copieux repas d'hier. Il a d'ailleurs empaqueté une bonne partie du poisson grillé pour la route. S'il peut, il dormira dans le bateau ce soir, ne pas faire de campement c'est une bonne heure de pagaie en plus. Il n'a pas plu depuis deux jours entiers, et le beau temps semble vouloir se maintenir.

Le petit Waki est une crique magnifique.

Et même si tous les troncs qui chevauchaient la rivière d'une rive à l'autre sont là aussi tronçonnés pour permettre le ravitaillement des orpailleurs, il n'empêche que les berges abritent de splendides espèces d'arbres.

À la façon dont le ferait d'éclatantes affiches, d'immenses ébènes verts tachent d'un jaune flamboyant la muraille végétale. L'arbre, qu'une simple majesté ne différencie pas des autres en temps normal, se coiffe intégralement du jaune le plus vif lors de son unique floraison annuelle.

Un groupe de perroquets maillés, dont les couples sont formés pour la vie, survole un instant l'embarcation et bifurque un peu plus loin sans doute vers quelques fruits mûrs.

S'il n'y avait pas l'urgence de sa quête, il resterait probablement là un moment à profiter du spectacle. Mais sa grand-mère et la vitesse qu'elle lui impose malgré elle ne permettent pas d'égarement.

Il reviendra plus tard, avec Tapia, ce sera un voyage magnifique.

Chapitre 10

Deux jours.

Deux jours à ne faire que pagayer sans autre distraction que de parler à Couchilie et admirer le paysage.

Amigolo est complètement vidé lorsqu'il touche le dégrad d'Antekum-Pata. Il est même saisi d'un court vertige lorsque l'hypnotique clapotis de la pagaie, replongée indéfiniment dans l'eau du Tampock, s'arrête enfin. Il prend conscience que les enfants qui jouaient dans l'eau entre les pirogues à son arrivée sont désormais tous immobiles à le détailler.

Ses bras lui font mal, mais pas de la blessure. Elle est fermée en surface, et ne s'infectera plus maintenant. D'ailleurs, elle est encore brillante de la dernière couche de propolis qu'il a badigeonnée dessus ce matin. Il ne faut plus y toucher, dans une semaine, deux peut être, elle ne sera plus qu'un trophée à même de faire briller les yeux des enfants.

Pour l'heure, ce qui l'arrête sur le banc de la pirogue, et ce malgré les petits cris impatients de Couchilie déjà sur le dégrad, c'est son dos. Aujourd'hui il est resté dix heures à pagayer dans la même position, sans s'arrêter.

Il va falloir venir le chercher, ou attendre un moment que son corps retrouve une fonction décente.

Le jeune homme grimace et force sur les muscles que l'engourdissement cloue dans la pirogue. Il sait que le premier geste à faire est d'aller saluer le « grand-man » du village. Toute autre action avant celle-ci serait insultante.

Mais pour le moment, l'action est de sortir de la pirogue.

Il s'en rend compte maintenant qu'il s'est redressé, il n'a rien mangé depuis ce matin. Et encore, hier soir il ne restait déjà plus beaucoup de poisson grillé ni de cœur de palmier.

Après tout, c'est un peu normal que ses jambes ne soient pas aussi sûres que ça.

Amigolo n'a eu que le temps de se hisser sur la berge pour accueillir le chef coutumier du village qui est venu à sa rencontre. Amaïpoti est très connu sur le haut Maroni, et sur toute la Litani qui poursuit la frontière avec le Surinam. Le chef Wayana est surtout respecté pour la sagesse de ses décisions.

S'il est âgé, et se déplace désormais péniblement, il a quand même fait l'effort de venir à la rencontre du guerrier Teko que les gens du village ne connaissent pas. Le jeune homme a l'air véritablement fatigué, c'est sûr, les enfants qui sont venus le prévenir ne se sont pas trompés. C'est un Émerillon, évidemment. Il n'y a qu'à voir son kalembe et ses colliers pour s'en rendre compte.

— D'où viens-tu jeune guerrier pour être aussi épuisé ?

— Du village de Loulie, sur la rivière Camopi.

— Je sais où est le village de Loulie, mais je ne sais pas ce qui t'a poussé jusqu'ici au point de t'épuiser autant.

Savoir que Loulie était malade l'a inquiété, profondément.

Découvrir qu'Amigolo était son petit-fils lui a fait plaisir, sincèrement.

Et comprendre que le jeune homme avait besoin de lui est devenu un honneur.

Amigolo n'est pas resté longtemps à veiller dans sa case, ses yeux se fermaient tout seuls. Mais le vague souvenir qu'il en garde aujourd'hui est celui de l'accueil que l'on réserve à un frère.

Une fois rassasié, la fatigue fut plus forte que la politesse et il ne reprit conscience qu'au petit matin, en même temps que le soleil.

« Comme j'aime me réveiller dans mon hamac. Et comme l'odeur de la fumée froide me rassure. Je suis un instant dans la case de ma grand-mère et ce souvenir m'attriste. Comment va-t-elle, tiendra-t-elle jusqu'à mon retour... »

La confortable nuit qu'il a passée a fait du bien au corps, mais les remords du réveil lui blessent l'âme. Amigolo est déjà debout dans la case d'Amaïpoti et ne s'en est même pas rendu compte.

— Tu pars déjà, petit-fils de Loulie ?

Le vieil homme est quant à lui resté dans son hamac, à quelques pas de lui, et se redresse péniblement pour lui parler.

— Je t'ai trouvé des guerriers pour te rapprocher de ta quête. À une journée de pirogue, la Litani bifurque plein est, c'est là qu'ils s'arrêteront, et c'est là aussi que tu vas. C'est une journée à remonter en moteur, et une à descendre à la pagaie pour quelqu'un de motivé. Nous te laisserons une petite pirogue pour le retour. Si tout se passe bien tu seras là dans trois ou quatre jours, c'est bien cela ?

— ...

La gentillesse du vieux chef le laisse sans voix. Il a bien compris qu'il avait le pouvoir de l'aider et n'a pas hésité à le faire le plus complètement possible. D'autres n'auraient pas levé le petit doigt.

Tous les villages ne sont pas amis, loin de là...

— Ne me remercie pas, jeune guerrier. Je dois plusieurs fois la vie à ta grand-mère, et ce que je fais aujourd'hui est bien le moins que je puisse faire. D'ailleurs qui ne lui doit pas la vie au moins une fois dans cette forêt ?... Nos femmes t'ont préparé quelques réserves pour ton voyage, ne perds pas de temps, la pirogue t'attend.

Amigolo s'est empêtré tout seul dans l'émotion qui le gagne. Il ne sait que faire pour exprimer ses remerciements. Non seulement Amaïpoti a deviné ses problèmes, mais en plus de les avoir résolus, au moins partiellement, il a devancé sa requête.

Grâce à lui il allait facilement gagner deux journées de pirogue.

— Va, guerrier Teko, Loulie t'attends.

Comment oublier pareille gentillesse ? Amaïpoti est, à l'instar de Massacara, de l'autre côté de la Guyane, de ceux qui portent haut les

valeurs du peuple amérindien.

Amigolo en a encore les larmes aux yeux lorsqu'il passe le premier coude de la rivière.

Chapitre 11

Si les monts du Tumuc-Humac s'étalent des rives de l'Amazone au sud jusqu'aux plateaux des Guyanes au nord, ça n'est que le massif du Mitaraka qui intéresse Amigolo.

Culminant à près de sept cents mètres, le petit massif montagneux est littéralement fiché à l'un des angles les plus reculés de la forêt guyanaise. Sa partie principale est d'ailleurs implantée sur le territoire brésilien et délimite à la façon d'une tour de garde la frontière avec la Guyane française et le Surinam.

Parsemé d'une dizaine de petits monts, il est certainement un des plus difficile d'accès et par conséquent, un des moins explorés de la région.

Couchilie a essayé de reprendre sa place à la proue de l'embarcation, mais celle-ci est traditionnellement occupée par une vigie. La position est hautement stratégique et permet à l'embarcation d'appréhender avec plus de sérénité les zones du fleuve où les roches émergent. Le poste est d'ailleurs tellement technique, que seuls les plus expérimentés l'occupent. La force et la dextérité du takariste percutent les rochers d'un lourd bâton de bois sculpté, le takari, et font ainsi pivoter la longue pirogue entre les roches.

Pas de place pour les importuns dans les sauts.

Alors la femelle coati, dépitée, est venue s'enrouler aux pieds de son compagnon de voyage et s'est murée dans un silence irrité.

Le temps est passé vite entre plaisir de la vitesse et sieste ventilée. Ça n'est que lorsque le moteur s'arrête qu'Amigolo réalise qu'il est arrivé.

Pas besoin d'aller plus loin avec la pirogue, en effet. Le massif montagneux s'appuie sur le fleuve. Du moins ses contreforts.

Une petite heure pour remercier les piroguiers, regagner la rive avec la petite pirogue qu'ils ont remorquée toute la journée, et installer un camp. Les deux dernières heures de jour serviront à monter sur le premier sommet et se souvenir du descriptif de Loulie.

La voix était faible, mais il n'a rien oublié des recommandations de sa grand-mère.

— La seule ouverture de la seule montagne chauve. Mais attention, elle est défendue, les grages y vivent en grand nombre. Tu ne pourras pas compter uniquement sur Couchilie pour les mettre en fuite.»

S'il y a bien un animal qu'Amigolo n'aime pas, c'est le serpent.

Grage ou fer de lance, peu importe. S'il rampe et mord, il a tout ce qu'il faut pour être détesté par le jeune homme. Pourtant le serpent tue peu en Guyane, mais il est des dégoûts qu'une simple logique ne peut effacer.

Et puis s'il ne tue pas ceux qui sont facilement transportables jusqu'au centre antipoison le plus proche, c'est loin d'être son cas.

Le jeune homme vérifie le fil de son sabre et méticuleusement commence son layon jusqu'au premier sommet. Couchilie est sa meilleure arme contre les serpents. Elle est tellement vive que les reptiles n'arrivent pas la mordre. Mais mieux que tout, c'est son flair. La plus petite saleté rampante à moins de vingt mètres, elle la détectera.

Alors pourquoi Loulie lui a-t-elle dit qu'il ne pourrait pas toujours compter sur son animal totem ?

Ici la végétation est dense, à l'exception d'un ou deux chablis qui ont permis à une nouvelle génération de plante d'accéder à sa part de soleil. L'énorme tronc d'angélique, qu'une liane étrangleuse a fini par étouffer, s'est écroulé en travers de la pente et a ouvert dans sa chute un véritable gouffre au milieu de la végétation.

Amigolo n'aime pas les chablis, à juste titre d'ailleurs. Non seulement la végétation y est plus touffue, mais elle y est mal fréquentée.

L'énorme quantité de pousses, subitement exposées à d'inespérés rayons de soleil, s'en donne à cœur joie et déploient leurs nouveaux fruits vers un ciel enfin accueillant.

Quant aux petits rongeurs et autres oiseaux qui s'y ravitaillent, ils sont à leur tour la cible des reptiles, puisque ceux-ci s'en nourrissent.

Large détour, et l'ascension du premier mont reprend. Le sol est gras et chaque pas en avant est une glissade vers l'arrière. Pas moyen de se concentrer convenablement sur les dangers qui l'entourent. Même Couchilie est à la peine. Ces quelques jours à paresser au fond de la pirogue lui ont arrondi le ventre, et le coati souffle fort lui aussi.

Mais ça ne sera pas un serpent qui va mettre Amigolo en alerte, c'est un bruit auquel il n'a d'ailleurs même pas fait attention au premier abord, tellement il le connaît.

Caché à deux mètres du sol, à l'abri dans le trou d'un tronc d'arbre, un essaim d'abeilles bourdonne. Pas de doute, le jeune homme a pu s'en approcher calmement, et vérifier leur appartenance. Celle-ci a un dard, et n'hésite pas à s'en servir. Une piqûre a suffi pour confirmer qu'il ne s'agit pas de l'abeille sacrée.

Le sommet est atteint, enfin. La marche dans une pente boueuse l'a plus fatigué qu'il ne s'y attendait. Mais après plusieurs jours assis dans une pirogue, c'est normal que ses jambes aient du mal à reprendre le rythme.

Les premières branches basses venues ont suffi à entreprendre l'ascension d'un gros arbre, et le point de vue une fois arrivé éclaire tout.

Amigolo contemple la grotte et la montagne chauve depuis son perchoir. Ce qu'il cherche est en face de lui, à moins d'une dizaine de kilomètres.

Détailler le chemin à prendre, puis les chablis à éviter qu'il voit parfaitement depuis son poste d'observation, et retour au campement. Le feu sera utile cette nuit, surtout si la région est toujours aussi infestée de serpents que ce que lui a dit Loulie. Si le grage, petit carreau ou grand carreau, sévit plutôt de jour, le fer de lance lui est nocturne.

Hamac en hauteur, et réserve de bois pour la nuit.

Ils ne sont déjà pas agréables à croiser le jour, alors la nuit...

Chapitre 12

La pluie qui tombe ce matin rince complètement le paysage.

Couchilie donne l'impression d'avoir revêtu une vieille couverture tellement sa toison est imbibée. Amigolo, lui, ruisselle à la façon d'un parebrise sous l'orage. Mais la pluie, ici, est à une température agréable. Elle n'est jamais vraiment pénible tant qu'on ne porte aucun vêtement susceptible d'être mouillé.

La pluie sur la peau sèche vite lorsque l'ondée est passée, pas les vêtements. C'est d'ailleurs souvent de cette humidité latente que viennent maladies et infections en forêt.

La bonne surprise, malgré le temps, c'est le palmier bâche allongé au sol. Il a été rapidement peuplé par une faune parasite lorsqu'il a commencé à pourrir et à se décomposer. Alors, lorsque les œufs sont devenus des larves, le tronc mort s'est transformé en garde-manger.

Les boudins blanchâtres, de la taille d'un pouce, qui se tortillent doucement dans la main d'Amigolo lui donnent l'eau à la bouche. C'est aussi un des mets préférés de Loulie, mais cette fois-ci la chamane ne sera pas là pour les partager avec lui. Rapidement emballé dans une large feuille, le nécessaire à son prochain repas rejoint le fond du sac.

Le sol est littéralement trempé, une gadoue molle se cache sous le couvert végétal et libère les pieds d'Amigolo dans d'impressionnants bruits de succion. Chaque pas est une découverte, racine, boue, ou insecte qui tente désespérément d'échapper à l'immersion.

Ce matin aussi la marche est pénible, mais quand même plus à plat que la veille.

Dans les moments difficiles, il s'évade et revient au village échanger quelques mots avec Tapia ou Loulie qui lui sourit toujours. La vieille femme est conciliante et approuve sereinement chaque hypothèse du jeune guerrier. Tapia, elle, s'impatiente de son absence. Elle se satisfait de le savoir en forme, puisqu'elle lui sourit aussi, mais le souvenir du baiser qui les a unis disperse dans l'air comme un petit goût de "reviens vite".

Le cri strident de Couchilie a tiré tout le monde de sa rêverie.

Elle a même fait un bond énorme juste devant son compagnon. Plus question de poil inondé, il s'est dressé sur son dos. Si le poil hérissé est le signe d'un danger, le bond en l'air est, lui, la preuve de sa proximité.

Instinctivement le coati a placé le serpent entre Amigolo et elle. Elle sait que le reptile hésitera, qu'un court instant il ne saura quelle cible choisir et donnera ainsi l'occasion au guerrier Teko de régler le problème d'un coup de sabre.

C'est lorsqu'il est proche que le crotale est dangereux. Avant d'être au point de contact, il lui faut franchir le rayon d'action de la lame d'acier.

Il faut voir comme les deux moitiés du corps, encore reliées par un lambeau de peau, se convulsent et s'entortillent l'une sur l'autre. Il est pourtant déjà mort, mais visiblement enrage encore de n'avoir pu mordre une dernière fois.

Couchilie ne s'est pas attardée, tout juste un coup d'œil à son compagnon de voyage pour le féliciter de la promptitude de sa réaction, et elle s'est remise en route. Un bon serpent, pour elle, est un serpent mort.

Il n'a eu que ce qu'il méritait.

Deuxième surprise intéressante à même de remettre un peu de baume au cœur des deux amis, un deuxième nid d'abeilles. Bien plus important que celui d'hier, celui-ci a élu domicile dans une vieille souche.

Mais si les pains de cire sont gorgés de miel, la pluie empêchera les feuilles qui apaisent de se consumer. Alors Amigolo repart, de toute façon il n'en a plus pour très longtemps, la montagne se rapproche.

Dix kilomètres dans de telles conditions en valent quarante sur un terrain sec. Et pas moyen de s'asseoir une minute, les insectes qui ont fui la terre inondée pour le moindre promontoire ne feraient certainement pas un accueil agréable à celui qui viendrait poser son postérieur dessus. A fortiori quand ledit postérieur n'est protégé que par un Kalembe.

Alors Amigolo a fait la seule chose à faire, il a marché toute la journée, sous la pluie. Une journée épuisante pour dix petits kilomètres de terrain

plat. Couchilie, qui n'a pas cessé de se secouer ne ressemble plus à rien. Elle est couverte de boue et de brindilles qui se sont emmêlées à son pelage.

Aussi, quand ils arrivent en vue de la grotte, c'est un peu comme s'ils atteignaient les portes du paradis. Encore une rapide ascension, et ils pourront s'abriter et se faire un bon feu.

Mais il n'était pas écrit que la journée finirait autrement qu'elle avait commencé.

La femelle coati s'est figée, et malgré la pluie qui annihile son odorat, cherche à traduire les odeurs qui l'envahissent. La voilà qui recule maintenant, le poil pourtant gorgé d'eau a retrouvé la position verticale de ce matin et témoigne encore de la proximité d'un danger.

Mais rien ne bouge.

Le coati s'est arrêté aux pieds d'Amigolo et gronde doucement, comme s'il ne voulait pas déranger ce qui les guette à l'entrée de la grotte. À la façon d'un refuge inaccessible, l'alerte de Couchilie les retient à l'extérieur.

Si l'animal a senti le danger, et Amigolo a décodé ses signaux d'alerte, il n'en reste pas moins l'énorme frustration de devoir rester sous la pluie. Il est trop tard pour faire demi-tour maintenant, et l'unique solution de secours ne séduit ni la femelle coati, ni le jeune guerrier Teko.

Dormir sur une branche, puisque le hamac est resté au camp.

Dormir dehors, ou aller voir dans la grotte ce qui rebute autant Couchilie...

La nuit est là, ou presque, et le fond sombre de l'ouverture ne facilite pas l'observation.

Les instants immobiles, poil hirsute pour Couchilie, n'ont pas permis d'identifier un danger quelconque. Soit il est dans le fond de la cavité, soit il est parti. Mais non, il n'est pas parti puisque le coati est de plus en plus affolé.

Ce sera finalement le hasard qui va les renseigner.

Le caillou, que les fortes pluies ont fait tomber devant l'entrée de la grotte, a fait bouger le sol dans la pénombre. À la limite de la pluie, la terre a frémi et vient de reprendre son calme.

Amigolo, yeux effarés et bouche entrouverte ne semble pas croire ce qu'il a entrevu l'espace d'une seconde. Tout le sol de la grotte est rempli de crotales. Fer de lance et grage carreaux mélangés dans un entrelacs grouillant.

Ils doivent venir s'y réfugier lorsque l'eau envahit la terre.

Le morceau de bois qu'Amigolo vient de lancer dans la grotte pour confirmation a perturbé l'accord tacite des habitants des lieux et certains semblent même se battre pour regagner leur place perdue dans la courte bousculade.

Pas question de rester ici. S'il n'y en avait qu'un ou deux, ils auraient pu faire quelque chose, mais cent ou deux cents, rien à faire.

Une telle horreur signifie l'échec de sa mission, et la mort de Loulie.

Chapitre 13

Nuit de cauchemar à quatre mètres au-dessus du sol.

Une fourche, sur une grosse branche de balata, leur a permis de confectionner une sorte de litière végétale et de s'y allonger pour la nuit. Toutefois bien moins confortable que le hamac qui l'a attendu toute la nuit au campement.

Comme le ravitaillement d'ailleurs. Mais là n'est pas le souci, les vers sont gorgés de protéines.

Non, ce qui l'a empêché de dormir, contrairement à Couchilie, c'est son incapacité à franchir la barrière de serpents. Il sait que s'il ne réussit pas à vaincre sa peur des reptiles, tout ce qu'il a fait jusqu'à maintenant n'aura servi à rien.

Sa seule et unique façon de sauver sa grand-mère passe par l'entrée de la grotte. Les abeilles mélipones sont là, à quelques mètres de lui, inaccessibles. Elles sont une légende qu'il ne peut toucher du doigt faute de courage, ou d'audace. Mais un bon chasseur n'est-il pas un chasseur qui rentre vivant, comme ne manquent jamais de le rappeler les anciens du village ?

Seule la fin de la nuit a pu lui apporter un peu de sommeil. La tête posée contre le coati, il s'est enlisé dans un songe angoissant.

Lui, Amigolo, transformé en serpent, se fait attaquer par sa grand-mère qui lui lance ses abeilles au visage. Piqué de toutes parts il ne peut que fuir éternellement devant le visage grandissant de la chamane en colère.

Le jeune homme a mis du temps à se calmer lorsqu'il a rouvert les yeux sur une aube pourtant digne du jardin d'Éden.

Si l'on peut deviner le beau temps qu'il va faire dans la lumière qui vient de l'est, la saisissante angoisse de la nuit l'agite encore. La peur et la fatigue ne font pas bon ménage lorsqu'il s'agit de réfléchir.

Il se souvient un instant de la fuite de sa mère pour Kourou, elle avait abandonné son village, ses amis et son fils. Il est comme elle, voué à fuir, incapable du moindre courage. Même pour le Maraké, il a triché afin d'éviter les brûlures des insectes qu'il connaît pourtant si bien. Il n'est bon qu'à ça d'ailleurs, ramasser le miel de sa grand-mère.

Tout juste bon à jouer avec les abeilles.

Les abeilles...

Le rêve s'imprime de nouveau dans son souvenir, mais cette fois la peur n'y a plus sa place. Le voilà le signe que le rêve lui montrait. Ce sont les abeilles la solution, évidemment.

Il n'a fallu que quelques secondes pour que tout s'éclaire et s'organise dans sa tête. Ce qui n'était que confusion il y a quelques minutes encore n'est désormais qu'évidence.

Mais d'abord, les feuilles qui apaisent.

Il n'y a plus ni fatigue ni angoisse dans le regard du jeune guerrier Teko. Il vient de retrouver la confiance et le courage qui lui ont permis d'arriver jusque-là. Ce n'était pas la peine d'en faire autant pour faire demi-tour sous prétexte qu'on a mal dormi. D'ailleurs, maintenant qu'il a la solution il peut en rire.

Il ne faudra pas longtemps au soleil pour enlever le trop-plein d'humidité de ses feuillages, juste le temps de faire une demi-sphère d'argile et de la durcir dans un feu de brindilles.

L'essaim qu'il a retrouvé dans la souche est beau, et malgré son agressivité naturelle, celui-ci semble presque disposé à se faire triturer. À peine une ou deux piqûres lorsqu'Amigolo a prélevé la reine de la colonie. Mais quelle récompense de voir les vingt mille abeilles qui peuplent sa cour la rejoindre sans se poser de questions.

La coquille de glaise où s'est désormais réfugié l'essaim est de la taille d'un gros ballon de foot, et pèse autant que Couchilie, mais Amigolo n'a pas le choix, il va falloir le transporter jusqu'à la grotte, juste au-dessus.

Le spectacle est d'ailleurs saisissant, tous les serpents qui se tapissaient hier dans les profondeurs de la montagne, à l'abri du déluge, se sont donné rendez-vous sur l'esplanade de roche qui en délimite l'entrée.

Le carrousel de reptile qui prend un bain de soleil n'a plus qu'un instant de tranquillité. Un court instant.

Le récipient de terre tout juste consolidé par une petite flamme explose littéralement sur le perron de la grotte quelques mètres plus bas.

Mais Amigolo n'est pas resté pour le spectacle, le souvenir du Maraké lui suffit.

En un instant, les abeilles folles de rage se jettent sur tout ce qui bouge autour d'elles. La rage est à la hauteur de ce qu'elles viennent de subir et elles ne se privent pas de sanctionner les serpents sans aucune défense contre elles.

Seule chance de survie pour la marée de reptiles, la fuite.

Cinq minutes pour déloger les squatteurs plus un enfumage en règle des lieux pour déloger les désormais inutiles butineuses, et Amigolo prend enfin possession de sa grotte.

Chapitre 14

C'est la sensation de force qui est la plus présente, la joie de la réussite est arrivée juste après.

S'il n'a pas, à proprement parlé, lutté contre les crotales, il n'en a pas moins gagné le combat. Et la victoire est sans équivoque, il ne reste pas le moindre fer de lance ou grage carreau dans la cavité.

La hauteur sous plafond en interdit une visite complète sans une flamme conséquente. Alors Amigolo rallume un feu et sort la gaufre de cire encore operculée qu'il a ramassée dans la ruche deux heures plus tôt. Il ne leur fallait pas grand-chose de plus que ça, une victoire, une flambée, et une bonne dose de miel pour que le moral revienne.

Couchilie, moustache collée par sa sucrerie, s'ébouriffe et tente de remettre de l'ordre dans sa toison. Elle aussi avait besoin de ce réconfort. Elle a même encore grossi, les vers qu'elle a dévorés cette nuit ont dû lui faire du bien, et l'angoisse de l'échec ne l'a pas empêchée de dormir.

Tout s'éclaire maintenant, c'est le cas de le dire.

La lumière de la flamme a détaillé les pourtours de la caverne et révèle un plafond garni de larges pansements aux couleurs brunes. D'en bas on dirait qu'un géant a colmaté les plus larges fissures de la voûte pour en limiter les fuites éventuelles.

Amigolo a rajouté une longueur de bambou à sa torche pour détailler plus précisément l'étrange phénomène, mais lorsque la flamme s'approche, un des larges tampons se tache de rouge. La braise, qu'a créée la proximité de la flamme, consume à la façon d'une cigarette le pourtour du colmatage.

La surface extérieure n'est que celluloïd séché et collé, il s'en rend compte maintenant que les occupantes en sont sorties paniquées. Des dizaines de petites mouches orange affolées virevoltent autour du sinistre qui détruit inexorablement leur habitation.

La surface se consume, comme une épidémie propagée par une invisible contagion. Elle laisse même apparaître, maintenant qu'une ouverture s'est faite dans le fond, un amalgame gluant qui ne demande qu'à tomber au sol.

Ce qu'il fait d'ailleurs.

L'enveloppe extérieure de l'habitation s'est complètement consumée dans sa partie inférieure, et plus rien ne retient ce que l'attraction terrestre appelle.

Le choc est flasque, et libère à l'impact encore un bon nombre de mouches accrochées farouchement à l'intérieur de leur demeure.

Aussitôt c'est la curée. Sans qu'Amigolo n'ait le temps de comprendre, une foultitude de petits insectes aux reflets orangés se jettent dans ses cheveux et semblent lui grignoter la peau du crâne.

— Tu les reconnaîtras facilement, Amigolo. Les mélipones sont de petites abeilles oranges qui ne piquent pas. »

Effectivement, aucune piqûre. Mais le miel, alors, puisque ce sont des abeilles ?...

Accroupi devant les restes de ce qu'il faut bien appeler une ruche, le jeune homme écarte du bout des doigts les structures de cire amalgamées. Manifestement, les alvéoles hexagonales de ces abeilles sont bien les mêmes, mais les guêpes ont le même procédé pour leurs larves.

Par contre, les guêpes ne possèdent pas ces petites gourdes de miel.

À la façon d'une très grosse goutte de cire figée, la mélipone construit un réceptacle pour stocker sa précieuse ressource. Et bien que celles-ci soient toutes éclatées sous l'impact, les réservoirs éventrés restent bien visibles.

Amigolo est émerveillé par l'ingéniosité des petites abeilles, elles construisent même des objets pour stocker leur miel. Et quelle onctuosité, le miel à la douceur de l'huile, et le parfum d'un cocktail aux fragrances vanillées. Couchilie n'a d'ailleurs pas attendu pour s'en délecter, elle lape avec avidité l'élixir qui la régale.

L'intense observation qui vient d'hypnotiser Amigolo lui a fait oublier un instant la réalité de sa découverte.

Il a sous les yeux la raison de sa quête.

Ce pour quoi il s'est battu depuis de nombreuses et harassantes journées. Le miel des mélipones est le remède qu'attend Loulie, et maintenant qu'il en prend conscience, il s'organise.

Impossible de transporter le miel dans leurs petites gourdes, elles sont bien trop fragiles pour supporter le transport. Par contre ce qu'il peut faire c'est de transporter l'intérieur des ruches.

Il va falloir construire un panier de tresses et, comme le fait souvent Loulie, empêcher la reine de désertier l'habitation tourmentée. Lorsqu'elles ne se sentent pas en sécurité, ou qu'elles n'ont rien à manger, les reines quittent leurs ruches suivies comme il se doit par le reste de l'essaim. Alors pour remédier à ça on serre les tresses à fin de laisser sortir les ouvrières, plus petites, mais de garder la reine à l'intérieur.

Et donc par voie de conséquence, le reste de l'essaim.

Il a fallu faire deux tresses sur mesure, puisqu'il veut en ramener deux. Puis une échelle, pour aller chercher les longues ruches de celluloïd. Mais maintenant qu'il a fini, il peut regarder une dernière fois la grotte où il a su véritablement surmonter seul un danger bien réel.

Elle restera à jamais dans son esprit comme la confirmation de son Maraké.

Domage que ni Loulie ni Tapia ne soient là.

Mais ça n'est pas grave, il leur racontera.

Chapitre 15

Il a fallu calmer Couchilie, la gourmande, et lui expliquer que le miel qu'ils rapportaient dans les deux ruches de mélipones n'était pas destiné à être mangé.

Du moins pas par eux.

Amigolo sait qu'il doit nourrir les abeilles pendant la saison des pluies, et a fortiori s'il les déplace d'un endroit à un autre. Le stress que le voyage va générer leur fera consommer plus de nourriture qu'à l'ordinaire.

D'où la deuxième ruche.

Maintenant il faut retourner au camp, et ne plus traîner en route. Si le voyage aller était en terre inconnue, le retour ne l'est plus. Il devrait aller plus vite. Dix kilomètres de forêt et une journée de pirogue jusqu'à Antekum-Pata. Là, il demandera une pirogue à Amaïpoti, il ne lui refusera pas.

Le campement est complètement ravagé, pillé et éparpillé dans tous les sens. Un tel foutoir est sans aucun doute le signe des singes, des petits. Probablement des sapajous, la région en est pleine.

Plus de réserve de nourriture, plus de fil de pêche, le flacon de propolis disparu, l'huile de carapa renversée, le désastre est total. Heureusement que le hamac est encore là, il fera bientôt nuit, et dormir ne sera pas un luxe.

À peine le temps qu'il a fallu pour le dire, et Amigolo s'est allongé avec un soupir de plaisir. Le feu crépite, le hamac se balance, et les mélipones virevoltent autour de leur ruche. Quoi de plus pour rendre le jeune guerrier heureux si ce n'est de rentrer chez lui.

Le premier coup de pagaie a attendu la première lueur du soleil, pas plus. Il n'est pas question de perdre du temps maintenant qu'il a trouvé son trésor.

Une journée dans le sens du courant avec une rivière gonflée par les pluies, c'est tout à fait faisable jusqu'à Antekum-Pata. Plus le niveau de l'eau est haut, et plus les sauts se passent facilement. Mais attention, les écueils changent avec la hausse du niveau de la rivière. Les roches découvertes quelques jours plus tôt deviennent les pièges immergés que redoutent tant les piroguiers.

Amigolo est vidé quand il touche enfin le dégrad d'Antekum-Pata. Si la rapidité du courant l'a fait avancer plus vite, ce fut au détriment de sa force physique. L'impressionnant volume d'eau a créé, à chaque coude du fleuve, ou à chaque roche immergée, des remous qu'il a fallu constamment combattre.

Il a d'ailleurs bien failli chavirer deux ou trois fois, juste le temps d'apprendre avant qu'il ne soit trop tard et que le courant gonfle encore en se rapprochant de ses affluents. Mais les peurs de la journée sont dépassées maintenant. Il ne reste plus qu'une fatigue dont le premier hamac venu sera capable de le débarrasser.

Malgré son épuisement, il est des obligations auxquelles un visiteur doit se tenir. Comme d'aller rendre visite au grand-man par exemple.

Le vieil homme n'est pas venu à sa rencontre aujourd'hui, pourtant il devait l'attendre. C'est d'ailleurs une large grimace qui accueille Amigolo lorsqu'il se présente devant Amaïpoti. Le vieil homme peine à se lever pour saluer son invité. L'effort lui coûte visiblement beaucoup.

— Amigolo. Je suis bien content de te revoir. Tu es sorti des griffes de la forêt à ce que je vois. Assieds-toi et raconte-moi un peu comment ça s'est passé.

Le jeune homme hésite, c'est vrai. Il y a dans son aventure comme une exclusivité réservée à Loulie, ou à Tapia. Mais comment décevoir le vieux guerrier perclus de rhumatismes ? Il devait attendre le récit de cette aventure comme d'autres attendent le vingt-cinq décembre.

Alors il raconte, mais pas tout.

Il lui dit pour les mélipones, mais pas pour les grages, et la nuit dans l'arbre, mais pas les abeilles et leurs coquilles de glaise, les singes et le saccage du camp aussi.

— Alors je vais te demander un service Amigolo, un grand service. Comme tu le sais, je connais bien ta grand-mère, et je t'ai même expliqué avoir souvent bénéficié de son savoir par le passé. Mais c'est de toi dont je vais avoir besoin maintenant.

L'instant est grave.

Qu'un grand-man demande de l'aide à un de ses guerriers, c'est chose normale. Mais à un guerrier d'une autre ethnie, et a fortiori aussi jeune, voilà qui est peu commun.

— Comme tu l'as vu, je souffre beaucoup de mes rhumatismes, et comme je l'ai remarqué à mon tour, tu as le médicament qui me soigne. C'est le même qu'utilisait Loulie. Je l'ai vu plusieurs fois revenir du massif du Mitaraka avec une ruche comme les tiennes. Elle s'est toujours arrêtée ici, et a toujours soigné la moindre de mes blessures pour me remercier de mon aide. Aujourd'hui, c'est à toi que je le demande petit-fils de Loulie.

Que répondre ?

Que le miel était destiné à sa grand-mère, et en attendant d'y arriver aux abeilles qu'il transporte ? Mais en a-t-il le droit ? A-t-il le droit de se comporter de façon aussi ingrate ? Non bien sûr, il faut juste faire en sorte d'en garder suffisamment pour le reste du trajet.

Amaïpoti n'a pas tardé pour avaler la petite gourde de nectar. Il attendait le remède comme l'oiseau son premier battement d'ailes. Comme une sorte de délivrance au pouvoir surnaturel.

— C'est toujours aussi bon Amigolo. L'as-tu goûté toi aussi ?

— Oui, bien sûr. C'est vrai qu'il est délicieux, et qu'il éclaircit l'esprit aussi, mais je ne connais pas ses fonctions. À part qu'il doit soigner ma grand-mère évidemment.

— Ne t'inquiète pas pour Loulie, c'est une femme intelligente, et si elle t'a envoyé chercher ce miel, c'est sûrement pour une bonne raison.

— Je n'en doute pas.

— Demain, tu auras deux piroguiers pour te déposer à saut Verdun. Si tout va bien tu devrais y arriver aux premières heures de la nuit. Mes guerriers t'aideront pour le campement, mais pas plus, le lendemain tu prendras la piste des Émerillons, seul, et eux rentreront à Antekum-Pata.

Il n'a rien eu besoin de demander.

Il a juste pris, sans s'en rendre compte, la relève de sa grand-mère.

Chapitre 16

C'est Couchilie qui le réveille ce matin. Il est complètement courbaturé par sa journée d'hier, et se sortir de son hamac est aussi pénible pour lui que ce doit l'être pour Amaïpoti.

Sauf que le vieux chef n'y est plus.

Le jeune homme a beau tourner la tête dans tous les sens, il n'est pas non plus dans le reste de la case. Le vieil homme qui a eu tant de mal à s'allonger hier soir est déjà debout.

Quelques gorgées d'eau pour se réveiller, puis rejoindre le dégrad avec ses ruches. Il les a mises à l'abri de la pluie pour la nuit. Derrière le grillage de la tresse, la construction est fragile, et malgré la cire dont est enduit son revêtement, certainement pas complètement étanche.

Mais ces considérations techniques sont vite effacées devant ce qu'il découvre. Amaïpoti, lui si meurtri par ses articulations, se tient debout parfaitement droit à côté d'une pirogue. S'il a tenu à venir saluer son départ, Amigolo ne comprend pas pourquoi toute cette peine. Il aurait pu le saluer dans sa case.

C'est lorsque le vieux chef vient à sa rencontre qu'il comprend.

— Tu vois pourquoi je tenais tant à ton médicament Amigolo ? Pendant un mois, ou deux, je pourrai marcher normalement, sans aucune douleur. C'est dur pour un vieux guerrier comme moi de ne pas aller pêcher, ou chasser. Grâce à toi je vais retrouver un instant la fougue de ma jeunesse.

Le jeune guerrier en reste sans voix.

Les effets du miel de mélipone sont tout à fait impressionnants. Le grand-man marche sans la moindre difficulté, comme s'il n'avait jamais souffert.

— Je reviendrai t'apporter une ruche Amaïpoti. Tu pourras te soigner sans l'aide de personne. Mais pour le moment je dois partir.

— Je ne sais pas pourquoi, mais j’ai décidément beaucoup de mal à dire au revoir. Peut-être la peur de ne plus les revoir...

Il ne sera pas dit qu’Amigolo n’aura pas souffert sur les pirogues pendant son voyage, mais cette fois ce ne sera ni des bras, ni du dos. Treize heures quasiment immobile sur une planche de bois, qui plus est remué en permanence par les vibrations du moteur et le clapotis des vaguelettes, Amigolo a les fesses en compote.

Il a passé les deux dernières heures en changeant régulièrement de côté pour alléger l’engourdissement de son postérieur.

Par contre, les deux guerriers Wayana qui l’accompagnent n’ont visiblement pas ressenti la moindre gêne. À peine accostés à saut Verdun, et les voilà qui s’activent. Le saut est désert, ce qui est rare, mais l’habitude des bivouacs de chasse rend leurs gestes sûrs et les mots inutiles.

Amigolo ne peut travailler que la nuit, c’est le seul moment où les abeilles évitent de s’envoler pour ne pas s’égarer dans l’obscurité. Il détache doucement la fermeture de la ruche ravitailleuse et prélève l’avant-dernière gourde de miel. Encore une fois, et ce sera la liberté pour celles qui ravitaillent.

Non seulement il doit aller vite, mais en même temps nourrir l’essaim qui devra survivre jusqu’au bout. Pour l’autre, la ravitailleuse, la saison des pluies et les prélèvements du jeune guerrier Teko auront appauvri ses réserves de nourriture. À moins de tomber sur des fleurs, inespérées en cette saison, la famine poussera fort probablement ses abeilles à migrer hors de la ruche.

Quoi que l’essaim choisisse de faire, sa promenade s’arrêtera là où s’arrêteront ses réserves de miel. Amigolo leur rendra leur liberté dans un tronc creux ou une quelconque aspérité naturelle. De toute façon, sans réserve de miel pour la saison des pluies, elles ne devraient pas tenir bien longtemps.

La loi de la nature est valable pour tout le monde.

Si la nuit a été bonne, et réparatrice, le réveil l’est nettement moins.

Il pleut des calebasses.

Et encore c'est loin de la vérité, la pluie qui se déverse sur la région est nettement plus proche du déluge que de l'ondée revigorante. Quarante kilomètres de layon dans ces conditions, c'est une journée en enfer qui se prépare. Et de surcroît encombré par son chargement, il ne sera pas maître de ses mouvements.

Pas simple de sabrer un layon dans de telles conditions.

Amigolo s'est mis en quête de feuilles de bananier, les mêmes qui emprisonnent la fumée pour le boucanage de la viande, et a confectionné un abri imperméable pour ses passagères.

Mieux vaut perdre une ou deux heures que perdre sa précieuse cargaison.

Le départ s'est fait, mais sans véritable entrain. La journée sera pénible, et rien ne l'encourage à prendre la route si ce n'est l'urgence de sa course. Il est à trois jours du village si tout se passe bien, mais vu la façon dont a commencé la journée, elle ne laisse rien présager de bon.

Et puis il y a les *garimpeiros* brésiliens sur sa route. Quoique « sur sa route » ne soit pas le mot qui convienne... puisqu'il y en a partout dans sa forêt maintenant. Mais ceux auxquels il pense ne doivent pas vraiment le porter dans leur cœur.

Le sol n'est qu'un immense borbier où alternent des parties glissantes, dans les montées évidemment. Couchilie n'est pas chargée elle, et grâce à ses griffes n'est victime d'aucune glissade dévoreuse d'énergie.

Se rattraper in extremis, ou retenir une glissade dépense bien plus que la distance gagnée si difficilement. Pas de pause lorsque la faim le tire de son hypnose, il sera bien temps ce soir dans son hamac de se sustenter. Pour le moment, la seule préoccupation, c'est finir cette marche qui l'épuise.

La nuit est là, mais la journée n'est pas encore finie. Il n'a pas arrêté de pleuvoir, et excepté les deux ruches, Couchilie et lui n'ont plus rien de sec. S'il reste quelques kilomètres à faire pour rejoindre la pirogue qu'il a cachée, il n'est plus raisonnable de continuer.

Il finira sa marche demain matin. Sortir son embarcation du fouillis végétal sera plus sûr de jour que de nuit, qui sait ce qui peut avoir élu domicile dans la cachette.

L'endroit où il monte son bivouac est discret. Adossé à un promontoire avec le vent dans le dos, il peut allumer un feu sans prendre trop de risques. Ni lui, ni Couchilie n'ont repéré de traces suspectes.

À l'abri de son toit végétal, Amigolo ouvre la ruche ravitailleuse et y prélève la dernière gourde miniature qu'il déverse délicatement dans sa voisine.

C'est signe de vie pour l'une, mais d'une liberté qui coûte cher pour l'autre.

Le jeune guerrier a pris son temps pour aménager le creux d'un arbre. Il en a chassé les araignées qui en avaient fait leur royaume et établi aussi bien que possible ses protégées. Pour leur première nuit de liberté il a même installé toute proche la deuxième ruche qui ne les a pas quittés de tout le périple. La proximité, même temporaire, d'une voisine fraternelle facilitera certainement la sédentarisation de celle qui restera.

Amigolo a choisi la cavité la plus abritée et la plus proche d'un mombin fou. L'arbre, mellifère entre tous, nourrirait facilement une dizaine de colonies en période de fleuraison.

À partir de maintenant, leur survie est entre leurs ailes.

Chapitre 17

La violence du coup qui le réveille l'arrache de son sommeil, mais l'hébétude en interdit toute compréhension. Puis tout de suite, dès qu'il ouvre les yeux, arrive une violente lumière qui l'éblouit et la peur qui s'ajoute enfin à la douleur.

— Saï daï, filha da puta !

Insulte.

Il connaît trop le brésilien pour ne pas comprendre.

Deuxième douleur.

Cette fois la pommette vient d'éclater sous le coup de crosse. Le KO du second choc l'empêche de détailler la suite, elle n'est que diffuse et partiellement comprise. Ça n'est que plus tard que le jeune guerrier reconstruira la scène.

Un grondement qu'il reconnaît, puis un autre coup qu'il ne ressent pas. Insultes, encore, et coups de nouveau, mais rien de plus qu'un vague cri qui se perd dans le brouillard de sa conscience.

Étrange seconde où l'esprit se rallume et n'a pas encore pris conscience de son corps.

C'est d'abord la douleur à la tête qui revient en mémoire. Non, pas en mémoire, elle est bien réelle. Elle est lancinante et va jusqu'à battre dans ses tempes. Puis arrive celle de ses poignets. La force avec laquelle ses liens de métal ont été serrés prive ses mains de sang, contrairement à l'arcade sourcilière par où il s'est abondamment épanché d'ailleurs.

L'œil gauche est gonflé et le prive de la vision de ce côté, mais l'autre fonctionne normalement et permet un rapide état des lieux.

En plus du bruit qui l'abrutit, et de la douleur qui lui donnerait envie de hurler, Amigolo pue la pisse.

Ça n'est déjà pas simple d'admettre sa situation, mais de s'être déshonoré de la sorte est pire que tout. Comme le plus craintif des chiots du village, le jeune guerrier s'est uriné dessus.

La douleur, bien que très pénible, n'est pour rien dans ses larmes.

En se faisant prendre par les Brésiliens, il a condamné sa grand-mère. Il ne pourra ni s'excuser pour sa défaillance, ni embrasser Tapia, une dernière fois. Amigolo pleure sa misère, et sa dégradante position.

Aucune commisération à attendre des garimpeiros.

Ils l'ont reconnu et n'hésiteront certainement pas à se venger lorsqu'ils seront bien saouls, ce soir sans doute, ou demain. C'est déjà surprenant qu'il ne soit pas mort, ses geôliers ne sont pas du genre à s'embarrasser avec des formalités.

Les réponses à ses questions arriveront avec l'humiliation.

Un des hommes qui manie l'énorme karcher contre la terre de la colline, a quitté son poste et s'approche d'Amigolo tout sourire. Le garimpeiro, hilare, déboutonne sa braguette, et lui pisse dessus comme il le ferait sur un arbre ou un urinoir.

Tout le placer viendra à tour de rôle pour le souiller.

Oubliée, l'humiliante accusation à son encontre, Amigolo n'est plus qu'urine et larme. Il pleure de ce que ces hommes font de lui, et de la douleur de ses poignets que le désespoir a tenté de libérer.

— Pardon grand-mère, pardon.

S'il est devenu l'exutoire de ceux qu'il hait le plus au monde, ils sont devenus, eux, de fait, les assassins de celle qu'il aime plus que tout.

La journée qui l'a transformé en latrine a beaucoup amusé les Brésiliens, et n'a cessé qu'avec le bruit du moteur, à la tombée de la nuit.

Le silence qui en résulte a enivré l'esprit et le déstabilise.

K.O. de son calvaire, Amigolo n'a même pas pris conscience des deux nouveaux venus. Pourtant la propreté de leurs tee-shirts atteste de leurs

fonctions. C'est d'eux que viendra le premier signe de détente. Mais un bon geste de leur part ne peut rien engendrer de bon.

Après un rapide conciliabule, un des garimpeiros vient refaire les liens du jeune guerrier et lui donner à boire.

— Tu devrais remercier monsieur Morales petit. Il veut pas qu'on te tue, il préfère te garder comme esclave. C'est gentil hein ? Et puis tu sais quoi ? Ce soir y a du coati à dîner, on va se régaler.

Couchilie...

Son amie.

Celle que lui a confiée Loulie.

Il l'avait espérée vivante, blessée peut-être, mais vivante.

L'horreur de la réalité sature les capteurs sensitifs du jeune Indien. Sans un mot, sans une larme, Amigolo s'écroule sur le côté.

Chapitre 18

Le seau d'eau n'a fait que lui ouvrir les yeux, l'esprit n'est plus là.

Le jeune guerrier Teko joue avec l'animal totem de sa grand-mère. Ils courent en forêt et s'amuse de leurs pirouettes.

Les souvenirs s'enchaînent et les éclats de rire aussi. Amigolo sourit des léchouilles de la vieille femelle, et de ses remontrances lorsqu'il dépassait les bornes.

Elle était, elle aussi, celle qui l'a élevé, et consolé lorsque sa mère est partie. Couchilie... Abattue et dévorée par ceux-là mêmes qui le retiennent prisonnier...

La nuit s'est installée sans qu'il s'en rende compte, et le campement a retrouvé son calme après le repas. Les garimpeiros ne perdent ni temps ni énergie dans d'inutiles veillées. Les journées de travail durent autant que le jour, et le reste se partage entre tambouille et repos.

Aucune place pour le superflu.

Une dernière vérification aux liens de l'Indien, un coup de pied en pleine figure, pour le plaisir, et extinction des feux.

Si le coup de botte a éclaté les lèvres d'Amigolo, il ne l'a pas senti. Seul le souvenir du coati occupe son esprit. Lorsqu'elle partait en forêt retrouver ses semblables afin de perpétuer sa race, et les fêtes qu'elle lui faisait à ses retours. Les petits coups de langue rêche qui le réveillaient aussi.

Le souvenir est tellement proche qu'Amigolo s'étonne de la langue qui lui nettoie les plaies du visage, et de la forte odeur de l'animal qui ne semble plus être uniquement dans son souvenir.

L'intensité des sensations le tire de son hypnose et lui ouvre les yeux sur la forêt et la silhouette de l'animal. Mais le cauchemar est encore trop intimement lié à la réalité de sa vision. Il n'ose croire ce qu'il voit, et se recule un instant inquiet de la présence animale.

Mais non, les coups de langue qui redoublent sont ceux de son amie, Couchilie est vivante, elle est même là, à ses côtés, libre et en bonne santé.

Comment mesurer le bonheur lorsque la vie remplace la mort.

Les Brésiliens lui ont menti. Ils n'ont pas dû réussir à la tuer quand elle l'a défendu, et n'ont trouvé que l'atroce nouvelle pour se venger.

Les larmes cette fois-ci sont de joie, et les retrouvailles d'une rare intensité.

Impossible de la prendre dans ses bras pour un câlin, les fils de fer l'en empêchent. Mais le coati a trop longtemps vécu avec les hommes pour ne pas en comprendre l'essentiel. Les liens qui contraignent Amigolo ne sont pas de ceux qu'elle peut couper avec ses puissants crocs, elle doit trouver l'objet qui les remplacera.

La vieille femelle est d'une rare intelligence. Les souvenirs des couteaux et de leur utilité la poussent vers le carbet de toile où les garimpeiros rangent leur matériel. D'où il est, Amigolo devine la silhouette fouiller de la truffe le matériel qu'elle rencontre et finalement s'arrêter sur un poignard.

Il ne coupera pas le fil de fer, c'est sûr, mais comment l'expliquer au coati. Par contre, il peut faire levier et forcer le fil à se relâcher. Étrangler un poignet pour détendre l'autre.

L'idée est bonne puisqu'Amigolo arrive à se libérer une main, mais pas la deuxième.

La petite pluie qui a commencé à tomber n'a pas su étouffer les bruits de leurs retrouvailles. Le remue-ménage a visiblement tiré de son somme un des hommes puisque celui-ci a allumé sa lampe frontale et éclaire le prisonnier.

Mais le *garimpeiro* n'a pas cherché à vérifier les liens du prisonnier, il est simplement venu se soulager.

Malheureusement pour lui.

Le geste de rage a stoppé net le jet d'urine qui commençait à se déverser sur le prisonnier. Juste un râle, à peine un grognement lorsque le poignard s'est enfoncé sous le plexus, et un bruit de chute quand il est ressorti.

C'est tout, mais c'est trop.

Un de ses compagnons, qui devait regarder la scène depuis son hamac a crié une insulte et sort du carbet fusil à la main.

Impossible de viser sans lampe frontale, ou alors au jugé et risquer de blesser son copain. Insulte et rage du garimpeiro qui se rapproche, fusil en joue cette fois. Il cherche sa cible dans la pénombre de la forêt.

Mais si Amigolo a pivoté derrière l'arbre où il est attaché pour finir de se délier, Couchilie, elle, est libre de ses mouvements.

Les terribles crocs du coati, lancé à pleine vitesse, viennent de pénétrer jusqu'à la garde dans l'entrejambe du garimpeiro.

Si les insultes de rage ont certainement réveillé le reste des Brésiliens, le hurlement qu'il pousse a, lui, refréné leurs ardeurs. Les lumières, timides il y a un instant deviennent indispensables, et les sabres ramassés à la volée font place aux fusils.

Couchilie, babines ensanglantées, a rejoint Amigolo qui vient de se redresser et ouvre la piste de la fuite, mais la femelle coati n'ira pas plus loin, la détonation qui claque dans la nuit la percute et l'envoie bouler.

L'horreur a figé le jeune homme devant le corps de son amie, il refuse l'évidence et n'entend pas les cris des orpailleurs qui s'organisent. Ce sera le deuxième coup de feu qui va le faire réagir. Ramassant Couchilie, il détale dans la pente et fuit les faisceaux de lumière qui l'ont pris en chasse.

La pluie qui tombe désormais en abondance joue en sa faveur, il deviendra rapidement introuvable une fois que l'eau aura recouvert ses pas.

Chapitre 19

La giclée de plomb l'a percutée en pleine épaule, et la grosseur du calibre ne laisse pas de doutes quant aux dégâts.

Totalement désespéré, Amigolo n'a fait que détalé droit devant lui. Le corps flasque de son amie dans ses bras il prend conscience de la poursuite qui s'est sûrement organisée et réfléchit à brouiller la piste.

À droite, plein nord. Puis ouest le long d'une crique, et sud pour faire une boucle. Il est maintenant dans la direction de sa pirogue, ou presque.

C'est de penser à la pirogue qui le réveille. Rien n'est perdu, il peut encore arriver à temps au village. Couchilie blessée, c'est une raison supplémentaire pour se dépêcher. Il faut juste aller récupérer le deuxième essaim de mélipone qu'il a eu la bonne idée de laisser à côté des autres, et pas dans son bivouac.

Le détour, même s'il n'est pas long, est un véritable tour de force dans l'état où il se trouve. Mais la motivation a repris le dessus et chassé la peur et l'humiliation.

L'essaim intact est rapidement installé en bandoulière, il ne reste plus maintenant qu'à rejoindre la pirogue.

En espérant qu'elle n'a pas été découverte.

Mais non, le camouflage n'a pas bougé, à croire qu'il était bien fait.

Plus le temps de se poser de questions, si une surprise désagréable a élu domicile à l'abri du tas de branchage, tant pis. Pas de temps à perdre en considérations hypothétiques.

Le travail est harassant, mais le moteur qui le pousse est plus fort que la fatigue. Il sera bien temps de se reposer lorsqu'il sera sur la crique.

Tirer une pirogue, même aussi petite, est loin d'être une promenade de santé, heureusement qu'elle n'est qu'à quelques mètres de la rive.

Replonger la pagaie dans l'eau du petit Tamouri est une véritable délivrance. Il est le signe que sa fuite a réussi et qu'il est désormais sur le versant descendant en direction du village.

À ses pieds, Couchilie, inerte, semble le regarder. Seul son souffle court certifie que l'animal est en vie. Mais elle a beaucoup saigné, et n'a que peu de chance de s'en sortir, Amigolo le sait bien, tout le monde chasse au village.

Mais là, voir son amie dans cet état ne fait qu'agrandir les blessures de son âme. La fatigue est énorme, et le stress plus encore.

Alors, comment retenir son chagrin..?

Les coups de pagaie deviennent mécaniques avec le jour qui se lève, et l'esprit qui voyage.

Entre images de joies et d'humiliation, Amigolo se perd. Son monde et ceux qui le peuplent se mélangent dans une parade multicolore. Les rires, et les éclats de voix affluent de tous les côtés. Les tambours maintenant, de plus en plus fort, des trompettes aussi, et même les moteurs maintenant.

Mais les moteurs n'ont rien à faire ici, il se fâche contre ce rêve qui dégénère et lui fait tourner la tête. Le vent est devenu violent, et le bruit insupportable. Terrassé de fatigue, le jeune homme émerge du songe où il s'était enseveli un instant, mais quel instant.

La pirogue s'est échouée sur une roche immergée, en plein soleil. Quant au cyclone qui la secoue en tous sens, il n'est que l'effet de l'hélicoptère de la gendarmerie en vol stationnaire. Le tourbillon du rotor a manqué de peu de faire envoler la ruche qu'Amigolo rattrape de justesse. L'énorme bourrasque chasse le poil de Couchilie en tous sens, mais la tourmente du réveil a empêché Amigolo de remarquer la petite boule poilue terrifiée qui s'est réfugiée entre les pattes immobiles et déjà froides de sa mère.

L'hélicoptère n'est resté que le temps de s'assurer de l'état de l'Indien qui dormait dans sa pirogue. Et donc de le réveiller, si péniblement.

Couchilie est morte, ça ne fait aucun doute. La langue, sortie de la gueule entrouverte, est déjà survolée de petites mouches, et l'épaule,

qu'une large croûte de sang séché a recouverte, souligne la raison du décès.

Le terrible réveil n'a pas permis à Amigolo de rassembler ses esprits. Il est dans un tel état de choc que la plus petite évidence prend des airs d'énigme insoluble.

Couchilie, pourtant morte il y a peu, bouge encore.

Même ses mamelles, qu'il n'avait encore jamais vues aussi grosses, perlent d'une goutte de lait. Un appendice, sorte de Couchilie miniature, émerge de l'entrejambe protecteur de sa mère, et retourne à la tétine abandonnée un instant devant le cataclysme de l'hélicoptère.

La vision est irréaliste.

La femelle coati est morte en mettant bas un seul et unique petit.

Sorte de cadeau posthume.

Le petit, qui n'a pas conscience de la mort, tète le lait que des tétines gonflées déversent mécaniquement. Le corps s'est détendu et a permis au fluide vital d'évacuer un trop-plein salutaire.

Amigolo ne réagit plus devant l'intensité des événements qui s'enchaînent. Il les subit, groggy de sommeil, partagé entre la joie de la naissance et la tristesse de la mort.

La pagaie a repris ses va-et-vient dans l'eau de la crique, mais le geste n'est plus que réflexe. Son clapotis régulier les berce.

L'eau qu'il se jette sur le visage pour tenir ne le réveille qu'un court instant, le sommeil est le plus fort. Sans même s'en être rendu compte, Amigolo vient de rejoindre le petit de Couchilie au pays des songes.

La pirogue, elle, dérive au rythme du courant.

Chapitre 20

Loulie est là, enfin.

À ses côtés Couchilie semble sourire avec une mimique des babines qui lui est coutumière. Ceux qu'il aime le plus au monde ont attendu son arrivée, réunis comme au premier jour.

La joie des retrouvailles est intense, et le bonheur communicatif.

Puis, doucement, les jeux et les rires s'estompent, comme dilués dans l'espace. C'est maintenant au tour du village de se dissoudre, et de laisser place à la rivière sur laquelle Loulie et Couchilie se tiennent désormais debout, sourire aux lèvres. Elles sont paisibles, malgré la dangerosité de leur position, et ne semblent pas s'en inquiéter, contrairement à Amigolo.

Le jeune homme se crispe de les voir doucement s'enfoncer dans l'eau de la crique sans autre mouvement qu'un signe de la main pour lui dire au revoir. Il a envie de hurler pour les prévenir, de se précipiter dans la rivière pour les sauver, mais son corps refuse de lui obéir.

La peur que génère la noyade de Loulie et Couchilie le tire en sursaut des bras reposant du sommeil. Allongé dans la pirogue, comme le bébé qu'il réchauffe contre son ventre sans le savoir, Amigolo sursaute.

Cris et reculade du petit coati qui a instinctivement montré les dents sous la surprise. Il n'a pas deux jours, mais fait déjà montre d'un caractère bien trempé. Il a même réussi à arracher un sourire à Amigolo.

Le premier depuis tellement longtemps.

Mais si le bébé coati a su faire diversion un instant, le cauchemar que le jeune Indien vient de quitter réveille ses angoisses. Loulie, pour qui il a bravé tant de danger et subi tant de violence a rejoint son amie dans la mort.

Ce n'est qu'un rêve bien sûr, mais il est né au pays où les rêves sont les mots des esprits. Rien d'anodin dans le cauchemar qui l'a réveillé en sursaut, et rien de réjouissant non plus.

Sa grand-mère lui aurait certainement expliqué qu'il fallait y voir un signe, que chacun doit comprendre.

Et quel signe !

La joie du retour au village, mais la disparition de ceux qu'il aime...

Comment ne pas paniquer dans de telles conditions. Perdre Couchilie est un véritable drame qu'il ne se pardonnera pas, mais ne pas arriver à temps pour sauver sa grand-mère serait le pire des échecs.

Le repos de la nuit a fait du bien au jeune guerrier, même si son dernier repas date de trois jours. Mais si la douleur du chagrin a su anesthésier sa faim, maintenant qu'il s'est reposé il dévorerait un pied de manioc avec ses branches et ses feuilles.

La dernière ruche n'a pas été complètement pillée, mais ça a été au prix d'un terrible effort de volonté. La première petite gourde de miel lui a ouvert l'appétit, mais la deuxième ne l'a pas calmé. Par contre le petit coati, lui, a refait le plein d'énergie en dévorant littéralement la sienne. Il joue un instant sur le cadavre de sa mère qu'Amigolo ne s'est pas résigné à immerger.

Il faut la ramener à Loulie, c'est le moins qu'il puisse faire.

Saut Aniwe-itu, enfin.

D'ici il ne reste qu'une grosse journée de pirogue, bien moins s'il y a du monde qui pêche. Les familles se déplacent au moteur maintenant, et les Indiens qui viennent ici sont tous des amis.

Mais non, il n'y a personne aujourd'hui.

C'est rare, le lieu est agréable et il est courant que les Indiens de la région s'y retrouvent pour partager la beauté d'une nature encore originelle. Il n'est pourtant pas question pour Amigolo d'attendre une hypothétique pirogue, s'il continue à pagayer comme ça, il sera au village demain en début de matinée.

Alors c'est reparti.

Plus fort que jamais, il s'est placé au milieu du fleuve Camopi, et ponctionne généreusement dans l'énergie pure apportée par le miel des mélipones. Le remède lui a fait le plus grand bien. Malgré la violence des coups subis pendant sa captivité, il n'en reste plus que les traces. La douleur a fait place au courage et à la volonté.

Il pioche dans son fleuve comme jamais et retrouve sa motivation au fur et à mesure des méandres qu'il reconnaît. Une souche immergée sur laquelle il faillit s'échouer dans un coude à droite, et plus loin sur la berge, à côté d'une roche, un arbre mort qui abrite les perroquets le soir.

Amigolo est de retour dans son monde, ça ne fait plus le moindre doute.

Il n'a d'ailleurs pas fermé l'œil de la nuit, tout à l'attention qu'il porte à son trajet. Le soleil a même fini par se lever sans qu'il n'ait fait la moindre pause, et le bébé, à l'instar de sa mère, s'est dressé sur ses pattes et passe son temps truffe dans le vent à décoder les odeurs qu'il croise.

Lui aussi arrive chez lui, son père adoptif l'y amène.

Encore quelques virages, quelques coups de pagaie, et il sera en vue du village.

Mais la vision qu'il y découvre n'est pas celle qu'il attendait. D'ordinaire toujours fréquenté, que ce soit par les femmes qui papotent en lavant des gamelles, par les enfants qui chahutent ou par des guerriers qui reviennent d'une expédition de chasse, le dégrad est, cette fois-ci, complètement désert.

Il s'attendait à un accueil chaleureux des enfants ou des femmes, et peut-être qui sait, de Tapia, mais ni elle ni personne d'autre n'est là.

Ça aussi c'est mauvais signe.

Amigolo s'est extirpé de sa pirogue avec beaucoup de peine, les deux derniers jours ont été éprouvants pour le corps du jeune homme, et s'il arrive à marcher, il ne faudrait pas qu'il ait loin à aller.

Devant lui, à quelques pas, une vieille femme est complètement couverte de roucou. Chez les Amérindiens, la tradition veut qu'on ne se décore complètement le corps en rouge qu'en une seule occasion, le deuil.

Chapitre 21

— Massacara n'est pas là Amigolo, il enterre Loulie.

Bras ballants, le jeune guerrier est assommé par la nouvelle qu'il n'osait envisager.

— Tout le monde est allé boire le cachiri sur sa tombe, mais moi je suis trop vieille, ça me rend très malade tu sais.

Amigolo n'écoute plus la vieille femme lui raconter ses misères, la sienne prend toute la place.

Malgré toute la rage qu'il a mise à rallier d'une traite son village depuis le dégrad Claude sur le petit Tamouri, il arrive trop tard. La vieille folle ne se serait pas permis de se recouvrir de roucou sans une bonne raison.

L'absence de tous à saut Aniwe-itu et au dégrad du village explique aussi l'événement.

La ruche de mélipone dans une main et le bébé coati dans l'autre, il n'a même pas eu la présence d'esprit de s'alléger avant de rejoindre la cérémonie.

Pas besoin des chants et des pleurs pour trouver le regroupement. Il semble que toute la nation Wayana et Teko de ce côté-ci de la Guyane, se soit donné rendez-vous pour boire une dernière fois le cachiri avec Loulie.

La boisson traditionnelle, extraite du manioc macéré, est de faible teneur en alcool et nécessite l'absorption d'un grand volume pour faire tourner les têtes, mais elle est plus que ça. Elle est celle qui purge le corps et l'esprit de ses impuretés et empêche les mauvais esprits d'avoir prise sur les participants au deuil.

Il complète, par ses effets, le pouvoir du roucou.

Les prérogatives de la chamane lui ont permis de choisir le lieu de sa sépulture, et Loulie, comme pendant toute sa vie, ne s'est pas trompée. Le

petit terre-plein qui surplombe un coude de la rivière foisonne de mombins et d'abeilles qui viennent y butiner.

Ils sont quatre à cinq cents à porter les couleurs du deuil, et autant à se retourner sur Amigolo lorsqu'il franchit les limites du regroupement. Tous le connaissent, et tous savent d'où il vient.

D'ailleurs son état en témoigne.

Tout le côté gauche de son visage est violet, et l'œil, fermé par un coup de crosse, est maintenant légèrement ouvert contrairement à la plaie. Les lèvres non plus ne sont plus gonflées, mais la blessure est visible de tous. Quant à ses poignets, il semble bien que les traces des liens de métal y restent à jamais gravées à la façon d'un tatouage commémoratif.

Le silence s'est fait, naturellement.

Massacara, qui vient de s'approcher du jeune guerrier, pose sa main sur son épaule. Le visage est triste lui aussi, mais les mots sont chaleureux.

— Elle est partie tranquillement, il y a deux jours. Elle serait contente que tu sois rentré à temps.

Puis, baissant les yeux sur le nouveau compagnon d'Amigolo il poursuit.

— Elle savait pour Couchilie, elle me l'a dit. C'est d'ailleurs ça qui l'a motivée pour nous quitter.

Amigolo écoute, hagard, les explications confuses du vieux chef coutumier. Il se perd sur les raisons de la mort de sa grand-mère. Il est parti pour chercher le remède qui la soignerait, et découvre qu'elle n'a pas voulu l'attendre.

Mais Massacara n'est pas le chef du village pour rien, il sait le trouble du jeune homme, et comprend qu'il ne comprenne pas.

— Aujourd'hui le peuple Teko est triste, il enterre la plus grande chamane que nous ayons jamais eue, demain il sera temps de parler et de comprendre.

Amigolo, que la fatigue fragilise, retient péniblement ses larmes, mais pas ses mots.

— Attendez-moi, une minute, il manque quelqu'un.

Il lui a fallu plus que ça pour retourner à la pirogue, bien sûr, mais qui lui en tiendrait rigueur. Lorsqu'il revient, il tient dans ses bras celle qui a été plus que l'animal totem de sa grand-mère, Couchilie, sa plus proche amie.

Tapia, qui n'a pas quitté son père de toute la cérémonie est venue au côté d'Amigolo et devant la fatigue évidente du guerrier, l'aide à déposer la dépouille du coati sur celle de sa grand-mère.

Si la mort de Loulie est d'une profonde tristesse, l'image de son union posthume avec Couchilie ravive la lumière dans le cœur d'Amigolo.

Les danses, la musique, et les larmes de son peuple peuvent reprendre. Elles sont réunies.

Chapitre 22

Hier, tout le monde a vomi le cachiri, et tout le monde s'est purgé.

Aujourd'hui, c'est le calme après la tempête.

Dans la case de Loulie, où Amigolo a passé la nuit, il n'y a qu'un tout jeune coati pour faire du bruit. L'animal s'est tout naturellement allongé à l'endroit où sa mère avait ses habitudes, et attend maintenant bruyamment sa collation matinale.

Ça n'est pourtant pas Amigolo qui va la lui donner. Tapia, qui patiente à l'extérieur de la case depuis le lever du soleil, a utilisé le prétexte du nourrisson pour approcher le jeune guerrier.

D'ailleurs, se rapprocher davantage n'est pas possible. Elle a vu, comme tout le reste du village, les meurtrissures du jeune homme. Mais elle sera la seule à lui passer l'huile de carapa sur les ecchymoses.

— Réveille-toi, Amigolo, je ne vais pas te masser toute la journée.

Les premiers mots sont aussi difficiles que les premières caresses sont agréables.

— Si tu savais comme j'ai rêvé de ce moment-là... Si tu n'avais pas été présente dans mon esprit, je n'aurais certainement pas réussi à revenir. C'est grâce à toi que j'ai eu le courage.

Amigolo a su trouver les mots pour qu'elle trouve les gestes.

Mais si les caresses de Tapia ont permis au guerrier un réveil enfin libéré des atrocités de ces derniers jours, elles n'empêcheront pas les souvenirs de refaire surface dans l'après-midi.

Amigolo s'est assis, paisible, en face des anciens du village et de Massacara. Le conseil tribal a, semble-t-il, plus que des questions pour Amigolo.

— Amigolo, j'ai repensé cette nuit à tout ce que tu nous as dit sur ton voyage, et je suis bien obligé de reconnaître que tu as eu beaucoup de courage et fait montre d'une grande sagesse pour ramener le miel sacré des mélipones.

Cette nuit, avant de s'écrouler sous le trop-plein du cachiri et de l'émotion, Amigolo a raconté, à ceux qui pouvaient l'entendre, les plus pénibles de ses péripéties. Tout y est passé, des grages carreaux aux orpailleurs, en passant par les infernales journées à pagayer.

Puis, lorsque les mots sont devenus incompréhensibles, et qu'Amigolo a été intégralement purifié, Tapia l'a ramené jusqu'à son hamac.

Mais cet après-midi c'est le Conseil des Anciens qui parle, et quand le Conseil des Anciens parle, on écoute.

— Tu peux savoir maintenant la véritable raison de ta quête.

L'instant est souligné par le silence du vieux chef.

— Hier je te disais que Loulie avait décidé de rejoindre Couchilie, et c'est vrai. Mais elle n'a pas quitté notre monde parce que tu aurais été en retard et qu'elle n'aurait pas pu être soignée, non, rien de cela. Si ta grand-mère est morte, c'est simplement parce qu'elle était condamnée.

Encore une fois, le silence souligne l'importance des mots.

— Du jour où elle a repris conscience après sa chute, elle savait qu'il ne lui restait plus longtemps à vivre. C'est surtout de cela que nous avons parlé dans sa case la première nuit. C'est pour ça qu'elle a choisi de partir avec Couchilie quand elle a senti ce qu'il se passait. Ta grand-mère n'était pas chamane pour rien, elle a toujours communiqué avec les esprits de la forêt.

— Tu veux me dire qu'elle a vu Couchilie mourir et qu'elle a décidé de mourir avec elle, c'est ça ?

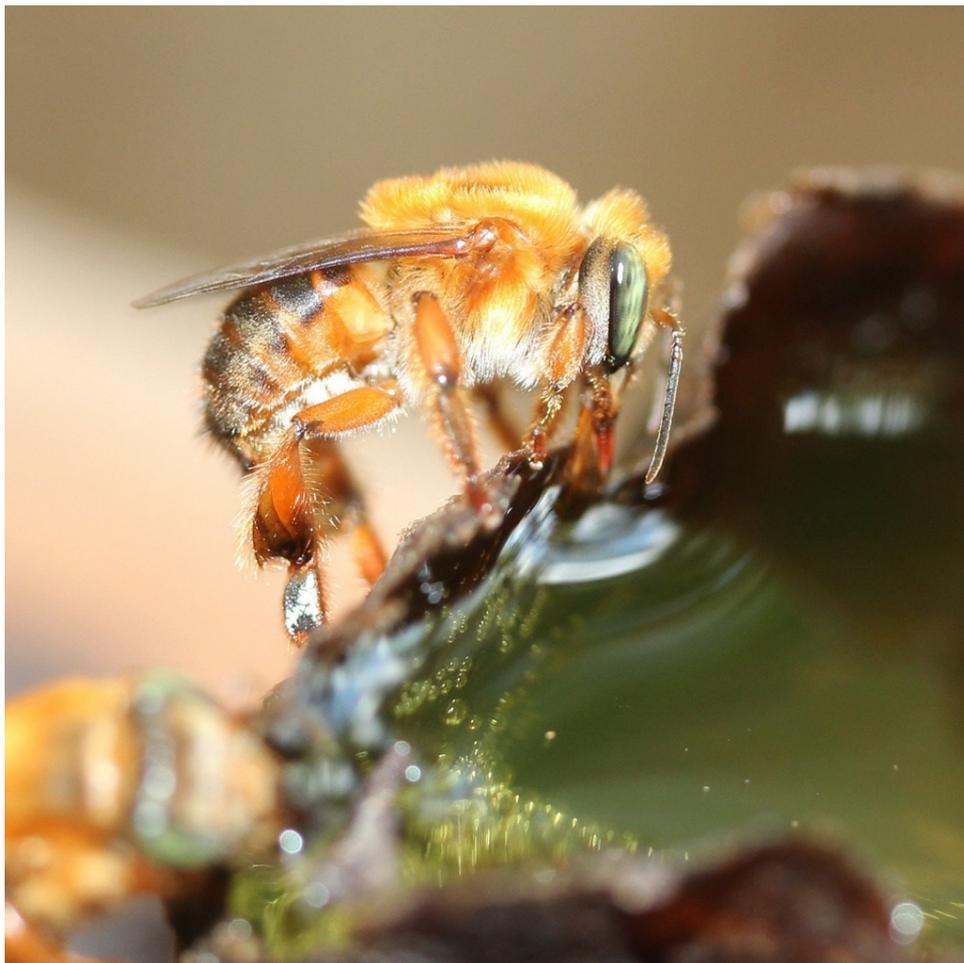
— Oui, tout à fait, elle m'a fait venir pour me l'expliquer, et pour que je puisse à mon tour te l'expliquer.

Le geste qu'il devine maintenant est beau, mais d'une tristesse infinie. Savoir que Loulie a délibérément fait le choix de partir avec son amie le rassure aussi, et calme même un peu sa gêne.

— Mais ça n'est pas tout ce que tu dois savoir Amigolo. Si tu es allé chercher le miel sacré des chamanes, ça n'était pas pour la soigner, comme tu le comprends maintenant, mais pour nous prouver à tous que tu es digne de prendre sa place. Ta quête n'était rien d'autre qu'un test.

— ...

— Il n'y a qu'à voir le guerrier que tu es devenu pendant ton voyage, et ce que tu as ramené aussi, pour comprendre qu'elle ne s'était pas trompée sur tes aptitudes. Aussi, si tu le souhaites, tu deviendras Amigolo, le chaman des abeilles.



Une melipone d'Amigolo.

FIN

À propos de Nicolas Hibon

Guyanais d'adoption, depuis 1987, Nicolas Hibon partage un quotidien reposant avec sa compagne Javanaise et ses deux filles. Après avoir voyagé jeune, il a trouvé en Guyane un pays authentique où il a pu dérouler son hamac. Épicurien convaincu, il aime profiter de la vie, et l'humour est, à ses yeux, le seul remède sérieux à portée de tous. Les amis tiennent chez lui une place prépondérante où les repas bruyants et les barbecues arrosés sont sa cure de jouvence. Peu attaché à ses origines métropolitaines, il a construit en Guyane ce qui lui a manqué là-bas, une famille soudée entourée d'amis proches. Catalogué dès le premier jour comme cancre à part entière, il a systématiquement écumé les derniers rangs des classes fréquentées. Il ne garde de ses souvenirs scolaires qu'ennuis et frustrations. Il aimait tellement à cette époque construire des cabanes et faire mille batailles dans les forêts toutes proches ! Comme les mercredis étaient riches en émotions, comparés au reste de la semaine...

oOo

Les derniers aborigènes de la jungle de Guyane française perpétuent, bon an mal an, leur mode de vie ancestral. Ils le font le plus sereinement qu'ils peuvent, dans les circonstances contemporaines, et ce, en dépit des orpailleurs (chercheurs d'or clandestins) brésiliens brutaux et insensibles qui gorgent les rivières de rejets de mercure, et en dépit des hélicos de la Gendarmerie guyanaise qui survolent les pirogues pour prétendument inspecter l'état de santé de ceux qui cherchent à les faire nager sur le torrent nouveau des rivières anciennes. Le jeune Amigolo est le petit-fils de la vieille chamane des abeilles de son village. Celle-ci connaît le fin et subtil secret curatif des miels et sait sinueusement contourner le dard des terribles ouvrières pour faire agir les reines et leurs essaims selon ses desseins. Amigolo vient tout juste, de par l'affront de douleurs cuisantes, d'accéder au statut de jeune guerrier. Il passerait bien le reste de sa douce vie à jouer avec les abeilles de sa grand-mère. Mais une quête inattendue l'attend, une quête terrible et mystérieuse qui mettra justement au défi, comme si de rien n'était, sa connaissance de la nature, mais surtout, par-dessus tout, son mystérieux ascendant savant sur les insectes de la jungle.

Après Quatre-vingts printemps (2011) et Le chasse-temps (2012), Nicolas Hibon offre aux lecteurs son roman le plus abouti. Un roman qui se lit comme un conte mais qui dérange comme un pamphlet. À mettre entre toutes les mains.

Du même auteur

- *Quatre-vingts printemps*, ÉLP éditeur, 2011
- *Le chasse-temps*, ÉLP éditeur, 2012

1. En Guyane française, un dégrad est le lieu où l'on chargeait et déchargeait le matériel des plantations. Le plus connu est le Dégrad des cannes, un port autonome situé à quelques kilomètres de Cayenne. Souvent situé dans un endroit où la rive est en pente afin de permettre un abordage en forêt, les dégrads sont maintenant plus ou moins bétonnés. Pour les moins fréquentés, ça se résume à une pente douce jusqu'à la rivière.